

Collectif  
des Allumés  
de la Plume

# Par chemins

Recueil de 9 auteur-e-s

Jean-François Brouillard  
Viviane Carlier  
Cayetana Carrión  
Ivan de Villeneuve  
Isabelle De Uriendt  
Tamara Frunza  
Cindy Emmanuelle Jadot  
Marc Labeeu  
Sofia Tahar

accompagné-e-s de  
Amaya Mansito  
et de Debora Tillemans

Collectif  
des Allumés  
de la Plume

# Par chemins

*Recueil de 9 auteur-e-s*

Jean-François Brouillard

Viviane Carlier

Cayetana Carrión

Ivan de Villeneuve

Isabelle De Vriendt

Tamara Frunza

Cindy Emmanuelle Jadot

Marc Labeeu

Sofia Tahar

*accompagné-e-s de*

Amaya Mansito

*et de Debora Tillemans*

## Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Par chemins* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijversgemeenschappen), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.



### Droits d'utilisation:

*Par chemins* du Collectif des Allumés de la Plume est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 Belgique: Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[ texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ]

ScriptaLinea, 2015.

**[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)**

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Editrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?

Contactez-nous via notre site:

**[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)**

## Collectif des Allumés de la Plume

Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'esprit critique et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**  
Présidente de l' AISBL ScriptaLinea



## Quelques mots sur le Collectif des Allumés de la Plume

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né à Bruxelles un soir de neige et d'hiver en 2012 et a publié à ce jour trois recueils de textes: *Courts circuits* (2012), *La ville s'en-visage* (2013) et *Mondes souterrains* (2014) à lire sur le site [www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org).

Cette quatrième édition du CAP rassemble une dizaine d'écrivain-e-s, bâtisseurs du réel et de l'imaginaire, qui ont construit et partagé leurs univers pour aboutir aux créations compilées dans ce recueil.

Les lieux qui ont accueilli le CAP sont brièvement présentés en fin de publication.

*Par chemins* a fait l'objet d'une lecture publique le 13 septembre 2015 au Centre culturel Jacques Franck (Bruxelles, Saint-Gilles) et a rejoint les autres compilations du CAP sur la toile.

**Jean-François Brouillard, Viviane Carlier, Cayetana Carrión,  
Ivan de Villeneuve, Isabelle De Vriendt, Tamara Frunza,  
Cindy Emmanuelle Jadot, Marc Labeeu, Sofia Tahar,  
Amaya Mansito et Debora Tillemans**  
Membres 2015 du Collectif des Allumés de la Plume

Pour s'y retrouver



<i>Editorial</i>	<i>p 9</i>
<i>Rue de l'Université, Ivan de Villeneuve</i>	<i>p 11</i>
<i>Les blessures fertiles, Viviane Carlier</i>	<i>p 17</i>
<i>Résonance, Cindy Emmanuelle Jadot</i>	<i>p 27</i>
<i>La porte se referme, Marc Labeeu</i>	<i>p 33</i>
<i>Le jardin des espérances, Tamara Frunza</i>	<i>p 51</i>
<i>Brides de mémoire, Jean-François Brouillard</i>	<i>p 55</i>
<i>Exilll, Cayetana Carrión</i>	<i>p 61</i>
<i>«Un rêve...», Sofia Tahar</i>	<i>p 65</i>
<i>Équinoxe, Isabelle De Vriendt</i>	<i>p 71</i>
<i>Les auteur-e-s</i>	<i>p 79</i>
<i>Les lieux traversés</i>	<i>p 83</i>
<i>Remerciements</i>	<i>p 91</i>



## Collectif des Allumés de la Plume

Édito

*Tic tac tique tique tac.  
Tic tac tique tique tac.  
Le temps qui passe  
Et ne revient pas.  
Et tic et tac,  
Et tique tique tac.*

Peut-être connaissez-vous cette comptine enfantine. Eh oui, le temps passe, tantôt de manière légère et fugace, tantôt avec peine, laissant en nous des cicatrices profondes... Il est aussi temps à venir, taillé dans des rêves et des utopies.

Le temps passe, certes, mais c'est avant tout comment nous l'avons vécu, les traces que nous en gardons et la mémoire que nous transmettons qui fait de nous ce que nous sommes, ce que nous devenons!

Le Collectif des Allumés de la Plume vous propose de suivre son nouveau parcours, au fil des pages de cette compilation. Chaque texte, tel un petit caillou semé sur les chemins du temps vécu ou imaginé, nous transporte vers des lieux, des personnes, des événements subis ou provoqués. Ces textes façonnent une mémoire collective qui nous éloigne de la réalité, à des degrés divers. De ces strates de temps, teintées d'années, de jours et d'heures, jaillissent parfois quelques cristaux, à la fois précieux et tranchants.

C'est à la découverte de quelques facettes de ces cristaux de temps que le CAP vous invite à présent à parcourir des chemins au fil des textes.

Bonne lecture!

***Le Collectif des Allumés de la Plume***



### Rue de l'Université

La rue de l'Université trouve vite sa place dans nos conversations familières. Elle monte ou descend le long de ses deux cents numéros. Elle nous ramène sans cesse à notre mémorable 70, notre numéro d'origine, à la mesure de notre bonheur retrouvé. On la considère parmi les plus longues rues de Paris. A force de mémoriser son nom des yeux, nous le reconnaissons au premier coup d'œil jeté sur la plaque. J'aimais son cadre vert et son fond bleu qu'on retrouve dans toutes les rues. Les plaques sont belles, elles se ressemblent... C'est Paris qui parle, Paris qui est là. Il y a des parties de la rue que vous connaissez tant de fois vous y êtes passés. Il y en a d'autres moins connues, moins familières. J'aime tant Paris, spécialement ce Paris ancien de mon enfance.

« Rue de l'Université » : la simple expression trouve vite sa place naturelle dans notre langage. Elle représente notre maison de famille où il fait si bon vivre, s'arrêter et se retrouver. La rue est devenue un membre de notre famille. Elle change et cependant demeure la même. La rue nous conduit le plus souvent au Jardin des Tuileries où le ballon trouve plus grand espace pour s'envoler. J'aime tant jouer au ballon ! Je suis fasciné de le voir rebondir encore et encore... Et ensuite, de pouvoir shooter dedans sans tomber.

J'avais tellement de plaisir que, malgré l'interdiction de mes parents, je continuais dans ma chambre... et me cassais la figure contre le radiateur ! Ça me fait encore sourire aujourd'hui... d'avoir désobéi à mes parents !

À l'âge de sept ans, mon père m'emmène à la piscine. Il veut me confier au maître-nageur pour qu'il me fasse découvrir l'eau et ses bienfaits. À l'idée que le maître-nageur s'éloigne de moi, me lâche, je frissonne d'une terreur extrême. Mon père se doute-t-il de quelque chose ? C'est vrai qu'ils sont innombrables les bienfaits de l'eau et ses miracles : l'eau détend, l'eau relaxe, libère, régénère... Cela fait beaucoup de bien à ma personne tout entière.

Mais, au début, j'étais terrorisé à l'idée de me noyer. Plus tard, tout entier dans l'eau, mon corps est à la fête d'un bien-être.

Cette terreur de me noyer, je la revis aujourd'hui à 60 ans dans un tournant important de ma vie. J'ai dû quitter le lieu où j'ai vécu 40 ans. Je n'ai pas encore déposé mes valises... pas encore commencé à mesurer les bienfaits de la vie que je quitte, ni de celle que j'adopte... j'ai peur de ne pas y arriver... me replonger rue de l'Université et écrire mes souvenirs m'apaise.

Après leur mariage, mes parents s'installent au 4e étage de l'immeuble appartenant à l'oncle Jean, qui sera plus tard mon parrain.

J'admire l'escalier et sa grâce qui tourne autour de la cage de l'ascenseur. La rampe suit fidèlement le mouvement avec souplesse. J'ai plaisir à monter ou descendre l'escalier grâce à cette rampe qui me conduit et me soutient jusqu'à notre appartement. Mon kiné m'apprend à le monter et à le descendre. Gradation ou dégradation...

On devine celui qui arrive à sa manière de glisser la clé dans la serrure et de pousser la porte. Papa a le geste plus ferme et décidé tandis que maman loge la clé avec plus d'hésitation et de souplesse.

Mademoiselle Troyon, surnommée Yon Yon, aide maman à veiller sur les enfants. Ce surnom s'impose de lui-même. Yon Yon est de toutes nos naissances. Elle accompagne les trois garçons. Maman lui est très attentive, elle ne craint pas de lui demander conseil. Elle l'aide à accueillir ses nouveaux enfants.

Paca représente beaucoup plus qu'une bonne cuisinière. Elle seconde notre mère. Elle est là depuis toujours. Paca, diminutif de Francesca, me parle naturellement espagnol. Avec le temps, je finis par la comprendre sans effort. Elle fait des omelettes aux pommes de terre, souvent le vendredi. Elle repasse en fin d'après-midi en écoutant des chansons espagnoles. Sur le vieil appareil

gramophone, les disques craquent toujours. J'ai appris à repasser une chemise après avoir regardé Paca pendant des heures.

Si nous voulons changer de disque, il nous suffit de descendre la rue de l'Université, remonter la rue de Villers et rejoindre le grand magasin du Pigeon Voyageur, au coin du boulevard Saint-Germain. Ce magasin est un véritable paradis des amateurs de musique. Il y a là une innombrable quantité de disques 33 et 45 tours ainsi que des appareils variés. Le Pigeon Voyageur représente une étape dans nos promenades. C'est un beau magasin qui donne toujours ce désir de flâner entre les rayons pendant des heures...

Damien, le mari de Paca, est un homme à tout faire : peindre une pièce, installer du carrelage... c'est un autodidacte. Même s'il coupe le cuir de travers, même s'il est sourd, il aime volontiers chanter quand il est sur son échelle. Il fume des Gauloises. Il oublie souvent ses cigarettes au coin du cendrier. Celles-ci se consomment d'elles-mêmes et disparaissent.

Dans la cuisine, la maîtresse de maison est toujours prête à vous faire plaisir, à vous offrir un café, vous proposer un chocolat ou à dresser la nappe pour vous inviter à table, à partager du plus simple repas, au plus élaboré.

C'est Maman, cette jeunesse éternelle au cœur sur la main, pleine de goût, d'originalité et de surprise. A mes yeux d'enfant, la plus belle femme... Comme je l'aimais... Comme je l'aime !

Il passe tant de monde dans la cuisine de la rue de l'Université. Des amis prêtres se sont habitués à nous rendre visite. Les conversations s'animent souvent après minuit, sur tout et sur rien, mais toujours de plus en plus intéressantes... Le Père Roberti est si heureux, il nous communique sa joie !

Nous sommes trois enfants : Ivan l'aîné, Amaury et, plus tard, Evrard. Maman est proche d'Amaury, tandis que Papa se rapproche d'Evrard... Moi, je suis au milieu... pas dans l'ordre d'ânesse, mais dans l'affection. J'aime beaucoup mon père, ma mère et mes frères.



Quand je joue avec mes frères et que, malheureusement, nous cassons un objet, ma mère est furieuse.

A dix-huit heures trente se présente chaque jour l'heure du bain ! Qui y restera le dernier ? Nous nous disputons souvent. Au premier d'y plonger. Au second, d'en sortir le dernier.

Maman habille ses deux garçons de la même manière, à l'anglaise. Tous les deux portent une même chemise blanche et une culotte longue grise : ils sont différents et ils se ressemblent... Ils se montrent avec élégance.

Mon père s'intéresse beaucoup à la recherche en physique et sur les lasers. Il lit beaucoup. Je l'écoute avec passion. J'apprécie beaucoup l'intelligence de cet éminent officier de marine. Il s'est fait remarquer par son courage pendant la guerre d'Indochine. Il essaye de m'intéresser à la culture, à la vie. Il voudrait que j'apprenne le chinois pour faire travailler mon esprit. Il y a de superbes bibliothèques autour de son espace. Il y amasse les livres qu'il a accumulés au fil de la vie. Il apprécie spécialement les atlas et leurs cartes du monde. Il aime la mer et joue au bilboquet.

Bibliothèque... Espace... Fil de la vie... Carte... Papa... Maman... Damien... Paca... Pigeon Voyageur... Yon Yon... Piscine... Ballon... Escalier... Rue de l'Université... Paris... vous m'avez engendré !



### Les blessures fertiles

Zoé, à plat ventre dans l'herbe du jardin, observe la vie des mouches, abeilles, papillons, fourmis, coccinelles. Des oiseaux et des musaraignes s'approchent. Elle se fait branche morte pour qu'ils ne s'effraient pas. Une musaraigne s'aventure vers son pied nu en faisant vibrer ses moustaches. Les moineaux pépient autour d'elle...

Cette fillette de 4 ans, avec sa toison de cheveux blonds frisés et ses grands yeux gris écarquillés, a l'air d'une sauvageonne qui cherche des repères. Elle vient de rentrer chez elle après 9 mois d'exil dans un pays de hautes montagnes. Sa mère y a été soignée dans une clinique pour une dépression, tandis que Zoé, son frère Jaco et sa sœur Charlotte ont été placés dans un home, "La chotte". Les deux aînés de la fratrie, Léa et Tom, beaucoup plus âgés, ont pu rester à la maison familiale.

Au retour de la mère et des petits dans leur foyer, Jaco et Charlotte racontent leur séjour difficile dans le home et les mauvais traitements subis: douches froides pour les colères de Jaco, gavage alimentaire pour tous, ce qui provoquait souvent des vomissements qu'il fallait réingurgiter !

Les souvenirs de Zoé sont plus diffus et liés à la beauté de la nature, à la lumière qui baigne les montagnes et fait scintiller les sommets enneigés, aux fleurs sauvages dans les prés, à l'odeur des vaches qui montent aux alpages et au son des grosses cloches accrochées à leur cou, au froid et au goût de la neige, au plaisir des traîneaux et, surtout, à l'arbre entre les racines duquel elle pouvait se blottir.

Après son retour à la maison, Zoé a grand besoin de la chaleur des bras de sa mère. Elle la poursuit dans toutes les pièces en essayant de capter son attention, mais sa mère la repousse d'un geste de la main: "Va jouer, tu vois bien que je suis occupée !" Lorsqu'elle se retrouve bloquée devant l'évier pour faire la vaisselle, Zoé en



profite pour poser la question qui lui brûle les lèvres: "Maman, tu m'aimes ?" Aucune réponse. Elle n'a peut-être pas parlé assez fort? Elle repose sa question en élevant la voix, mais le silence et un haussement d'épaules sont les seules réponses qui tombent sur son cœur comme un grand froid.

Heureusement, un bon génie est entré dans sa vie: un oncle qui habite la maison d'à côté et connaît plein d'histoires. Il pose Jaco et Zoé sur chacun de ses genoux et les fait galoper dans les plaines du Far West. Ils sont successivement Buffalo Bill et Calamity Jane ou Sitting Bull et Winonah. Ils chevauchent à cru des mustangs sauvages et traversent au grand galop des canyons de terre brûlée et d'immenses prairies verdoyantes où paissent des bisons. Ce beau duo est rompu quand son frère est puni et relégué dans sa chambre pour avoir laissé exploser cette colère qui ne l'a jamais quitté. Alors, son oncle l'emmène toute seule dans la forêt de Brocéliande, peuplée d'elfes, de fées et d'enchanteurs.

Elle décide de se choisir un nom secret, rien que pour elle: Winonah, la douce indienne amoureuse de la nature, des enfants, des animaux et à l'écoute des doux secrets portés par le bruit du vent dans les arbres.

C'est l'oncle aussi qui leur donne le bain hebdomadaire dans la grande baignoire posée sur la table de cuisine. Ses grandes mains noueuses les lavent avec douceur et délicatesse. Il leur permet de tout éclabousser, de rire, de faire du bruit, chose interdite en présence de leur mère qui souffre de migraines.

Zoé, rentrée à l'école primaire, a très vite appris à lire pour se replonger dans des contes et légendes qui vont continuer à peupler son monde intérieur de personnages imaginaires à la poursuite de trésors par des chemins pleins d'embûches, de dragons et d'êtres maléfiques. Mais elle connaît l'arme secrète pour les désarmer: les chatouilles et la tendresse.

Les migraines de leur mère... Le moindre bruit lui fait mal: "Mais,

taisez-vous ! Vous allez me tuer !" Alors Zoé en devient quasi muette et, quand on lui demande de parler, ses oreilles se sont tellement habituées au silence qu'elle a l'impression de crier. Elle a aussi de plus en plus de mal à trouver ses mots.

D'un autre côté, cette absence maternelle, laisse à Zoé et Jaco toute la liberté de vagabonder dans la cité et la nature environnante. Alors que l'horizon de ses petites copines s'arrête à leur rue, Zoé peut suivre la bande de gamins, dont son frère est le chef, dans leurs aventures de gosses. Ils vont marauder dans les vergers voisins, s'affrontent à une bande rivale, sonnent aux portes en s'enfuyant. En l'absence de Zoé, la bande accomplit des forfaits plus graves: incendier les jardins des voisins, maltraiter des gamins extérieurs à la bande, déposer des étrons dans les boîtes aux lettres et autres mauvaises blagues.

Pour elle, le plus important c'est d'être en pleine nature. Il y a, près de chez eux, une zone marécageuse, un ancien bois rasé par des soldats canadiens à la fin de la guerre 40 - 45, où la petite bande fabrique des huttes avec des roseaux, pêche des têtards et les regarde se transformer en grenouilles dans un bocal, attrape des tritons merveilleusement colorés et les laisse courir sur leurs bras nus.

Zoé a aussi la particularité d'attirer tous les chiens et chats perdus, comme s'ils sentaient que sa précoce expérience de l'abandon lui donnait la capacité de les comprendre et les aimer. Mais jamais elle n'a réussi à les faire accepter dans la famille.

Zoé se construit petit à petit un monde à elle, plein d'histoires imaginaires où l'amour et la tendresse peuvent exister.

Zoé a 12 ans. Le fil rouge des souvenirs se brise. Un événement innommable la fait sortir d'un seul coup brutal hors de l'enfance et de ses rêves. Elle ferme les yeux et enfonce cette nouvelle blessure tout au fond de sa mémoire.

Elle veut faire un grand bond dans le temps et arriver très vite au

moment le plus heureux de sa vie.

Zoé a 26 ans et une vie secrète est blottie dans son ventre. Elle ressent alors la plus immense joie de sa vie et comprend immédiatement qu'elle a réussi à emmagasiner suffisamment d'amour et de tendresse pour donner à cet enfant tout ce que sa mère n'a pu lui donner.

Au début, elle ne peut faire qu'imaginer ce petit être qui grandit en elle. Ensuite, quand elle sent les premiers mouvements, il prend une existence bien réelle. Elle ne se lasse pas de sentir ses pieds qui forment de petites bosses sur son ventre et voyagent doucement dans son corps. Le ventre pointé vers l'avant comme la proue d'un navire, elle se sent capable d'affronter toutes les tempêtes.

L'accouchement est un grand déchirement, comme si elle, lui ou tous les deux craignaient cette séparation. Mais dès qu'on a pu déposer son bel enfant sur son cœur le lien s'est rétabli, les deux cœurs ont recommencé à battre à l'unisson et ses mains ont pu caresser ce petit corps chaud et humide. Moment d'intense bonheur!

La suite est tout aussi merveilleuse, un grand courant d'amour et de tendresse les unit. Elle ne se lasse pas de lui parler, de le caresser, de l'embrasser.

Elle l'a appelé Renaud, le nom du bon génie de son enfance.

Plus tard, se rappelant l'âge où elle chevauchait sur les genoux de son oncle et se remplissait de ses histoires fabuleuses, elle a commencé à inventer pour Renaud des histoires magiques qui l'enchantent. Et puis, petit à petit, ils ont construit des histoires ensemble: elle commence, il poursuit, elle reprend, il termine.

Renaud partage aussi son amour pour les animaux et il peut avoir tous ceux qu'il souhaite. Un chien d'abord avec lequel il a tissé des liens très forts et qui est son grand protecteur. Et puis, plein d'autres: chats, lapins nains, colombes, petits rats,...

Lors d'une balade en forêt, Zoé et Renaud ont recueilli un pigeon blessé. Il est très vite devenu familier et affectueux. Il plonge son bec dans la bouche de l'un ou l'autre pour y boire la salive en sautant d'une épaule sur l'autre. Dès qu'il a été guéri il s'en est allé,

probablement pour rejoindre sa pigeonne.

Ils ont aussi trouvé un petit geai tombé du nid. Ils l'ont installé dans un panier rempli de tissus moelleux et lui ont préparé des panades. L'oiseau a grandi sous les yeux fascinés de Renaud et Zoé. Ils ont accompagné ses tentatives de vol et, un jour, l'ont vu s'envoler et rejoindre ses congénères.

A l'intérieur de la maison, et même dans le jardin, les animaux semblent avoir signé un pacte de non-agression: jamais le chat ni le chien n'ont le moindre geste menaçant envers les autres animaux de la famille. Le chien a même une belle relation d'amitié avec le petit rat, ils se donnent des bisous et on peut déposer le petit rat sur le dos du chien sans que ni l'un, ni l'autre ne s'en inquiète.

Cette douce et tendre harmonie s'est étendue à un petit oiseau sauvage: un jour où Renaud et Zoé donnaient des graines aux colombes, une sittelle s'est approchée et a quémandé sa part en pépiant ! Elle est revenue chaque jour.

Quelques années plus tard, un autre petit oiseau blessé est entré par hasard dans leur vie: Thomas, un petit garçon de 8 mois.

Zoé est responsable d'un service de gardiennes d'enfants à domicile d'un C.P.A.S. du Brabant Wallon.

Un jour de juin, un peu avant les vacances d'été, elle accueille un couple qui a une demande un peu particulière: ils ont besoin de quelqu'un pour garder Thomas, leur enfant, jour et nuit, pendant 3 semaines. Ils ont acheté une maison dans le midi de la France et doivent y faire des travaux.

Aucune gardienne n'est disponible.

Devant le désarroi du couple, Zoé, qui n'a pas de projets pour ces vacances, leur propose de garder l'enfant. Sa proposition est accueillie avec enthousiasme. Après avoir fixé le jour, elle veut leur donner son adresse mais ils préfèrent qu'elle vienne chercher l'enfant chez eux...

Le jour venu, Zoé arrive devant une maison bourgeoise. Le couple a déjà disposé devant la maison le matériel nécessaire à l'enfant.

Ils installent le tout dans la voiture de Zoé en lui expliquant que le parc n'a plus de fond mais qu'on le maintient rigide grâce à 4 grosses pierres dans les coins ! La mère ajoute que le petit Thomas est un enfant très facile, on peut le laisser dans son parc et ne pas s'en occuper !

Le père va chercher l'enfant, l'installe dans le siège auto et ferme la portière. Tous deux disent au revoir à Zoé et font un petit signe de la main à l'enfant, sans plus.

Zoé démarre, regarde Thomas dans le rétroviseur. Elle a à peine eu le temps de l'apercevoir, tout est allé si vite ! L'air sérieux et comme figé de l'enfant l'étonne mais elle se dit qu'il doit être étonné lui aussi de se retrouver dans une voiture inconnue avec quelqu'un qu'il n'a jamais vu. Elle se met à lui parler, elle lui explique pourquoi ils sont là tous les deux et lui décrit la maison où elle l'emmène, lui parle de son fils et de tous les animaux qu'il y rencontrera.

Regards fréquents dans le rétroviseur... L'enfant, complètement immobile, a les yeux fixés devant lui et ne s'intéresse pas au paysage qui défile. Son visage est très pâle et ses yeux bleus sont comme deux petits lacs gelés.

Arrivée chez elle, Zoé installe Thomas sur la table, dans son siège relax, pour qu'il puisse voir toute la pièce et ne s'effraie pas du gentil labrador.

Préoccupée par le danger du parc et de ses 4 pierres, elle téléphone à une amie pour qu'elle lui en apporte un de la réserve du service.

Zoé parle beaucoup, tente de capter l'attention de Thomas mais en vain. Même le chien, très curieux de ce nouveau venu, n'arrive pas à le dérider.

Peut-être qu'un bon bain et le bien-être qu'il procure arriverait à dégeler ce petit être fermé ?

Zoé y met toute sa tendresse et, au moment où elle lui fait des chatouilles dans le creux des mains et embrasse son petit ventre en le caressant de ses cheveux, elle capte dans son regard quelque chose qui ressemble à de la surprise mêlée de peur... Est-il possible

que cet enfant ne connaisse pas les bisous, les câlins ? Pour le rassurer elle se met à chanter et à rire doucement en le rhabillant. Lui, c'est avec le regard qu'il commence à entrer en contact. Il la suit des yeux et s'intéresse de plus en plus à ce qui l'entoure. Ces yeux vides et éteints commencent à briller devant la course des écureuils dans les arbres ou le vol des colombes.

Jour après jour, la relation s'enrichit, l'enfant répond à la tendresse avec une confiance croissante et se met à sourire, puis à rire, quand le chien lui passe sa grande langue mouillée sur les mains.

Des parents, aucune nouvelle.

A la fin de la troisième semaine, le père téléphone enfin pour demander s'ils peuvent prolonger d'une semaine mais ne demande pas de nouvelles de son fils !

A leur retour, ils souhaitent que Zoé ramène l'enfant. Ils ne manifestent toujours pas de curiosité ni d'intérêt pour l'endroit où leur fils a passé ce mois sans eux.

Quand Zoé arrive devant la maison, ils se dirigent vers le coffre de la voiture pour en retirer le matériel, sans un regard pour l'enfant. C'est elle qui sort l'enfant de la voiture pour l'amener à sa mère mais, lorsqu'elle veut le lui tendre, l'enfant tourne la tête et s'accroche à Zoé. La mère s'éloigne et lui demande de le mettre dans une pièce qu'elle lui désigne. Le parc et ses 4 pierres sont là, au milieu d'une grande chambre aux murs blancs, sans aucune décoration.

Zoé, à contrecœur, dépose l'enfant dans ce parc abominable au milieu de cette pièce nue, non sans l'avoir embrassé avec une infinie tendresse. Mais c'est leur enfant, pas le sien. Alors, elle s'enfuit, les larmes aux yeux.

Zoé repense au bon génie de son enfance qui a pu adoucir le grand chagrin du manque d'affection de sa mère. Elle voudrait être le bon génie de Thomas, mais un mois ce n'est pas suffisant. Alors, elle téléphone à l'infirmière de l'O.N.E. avec qui elle s'est liée d'amitié pour qu'elle aille voir les parents et les convainque de confier Thomas à Catherine, la plus tendre de ses gardiennes.

Et tout a pu s'organiser comme elle l'espérait. Le petit Thomas a pu continuer à se développer dans une ambiance chaleureuse et épanouissante. Il s'est très vite attaché à Catherine et la compagnie d'autres enfants a accéléré son développement et sa joie de vivre. Zoé espère de toutes ses forces qu'il y pourra puiser suffisamment de tendresse pour se construire du mieux possible.

Les carences affectives et les violences laissent au cœur des enfants de larges plaies béantes qui se comblent, au pire, de fiel, de venin et de rage et, au mieux, de miel, de rosée et d'amour. Est-ce une question de chance, de hasards heureux ou malheureux, de sensibilité ? Personne ne connaît la réponse.

Zoé pense que si les enseignants et les éducateurs étaient aussi et surtout des semeurs d'amour et de beauté, des rêveurs, des poètes, des artistes et des amoureux de la nature, le monde irait beaucoup mieux et les enfants blessés retrouveraient le sourire et le rire.

Quelqu'un a dit à peu près ceci : "Tout ce qui s'est fait de beau et de bien en ce monde n'est que de l'utopie réalisée".



### Résonance

« Ce soir, dis-moi oui. Ne me pose aucune question. Laisse-moi du temps. Serre-moi. »

Existe-t-il une sortie ? Glorieuse et éclatante. Ce serait si doux.

L'amour d'un père, est-ce si impossible à obtenir ? Faut-il le susciter ? L'exiger ? L'inventer ???

Mes espérances s'évanouissent, comment faire face à tant de douleurs internes, incrustées. Tout m'échappe, je suis emportée par toutes mes émotions, je tremble, tout me revient en mémoire.

Je me rêve une vie ample où la liberté serait omniprésente et l'amour transcendant. Au lieu de cela, ma vie est faite de peur, de maladresse, de courage et d'âpreté. Qu'en faire ?

Depuis toujours, oui. Dès ma naissance, ou non, peut-être pas. Au début, tout semble beau. Il neige, les sourires sont partagés, les bras tendres et ouverts. Un goût de miel d'acacia, doux, doré.

Je n'ai pas de souvenir précis du moment où ma vie a commencé à basculer. Était-ce l'été ? Plutôt la fin de l'automne. Je me souviens de cette camionnette embourbée, du regard du Padre et le malaise des témoins face à ce spectacle.

Étienne m'avait laissé conduire la camionnette. Vous ne pouvez imaginer la joie et la fierté que je ressentais tout là-haut sur ses genoux au volant de cet extraordinaire engin rentrant dans l'allée. Et puis, d'un coup, tout s'est arrêté. Il pleuvait des cordes, Étienne est descendu. Diagnostic : camionnette embourbée. C'est là que le Padre surgit. C'est dingue, rien que d'y penser ça me fait encore sursauter... bbbrrrrrr.

Le Padre, aujourd'hui, je l'ai vu. Les retrouvailles, c'est toujours



© Collectifs d'écrits

éloigné de ce que notre imaginaire conçoit. Celles-ci étaient pour moi totalement inattendues. J'étais en route pour rejoindre ma sœur au centre-ville lorsque j'entendis une voix grave lancer dans ma direction « C'est ma fille ».

Je baisse les yeux, il est là, assis à terre sur un bout de carton recouvert d'une couverture à carreaux rouge et bleu, à moins que ce ne soit une chemise ou une loque.

Je le regarde. Oui, c'est bien lui, le Padre... Mon Padre. Deux hommes sont à ses côtés. Il me les présente. Enki et Giorgio. Je n'entends plus rien. Je les regarde, je le regarde. Comment est-ce possible ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi n'a-t-il pas pris contact avec nous ?

Il a vieilli mais n'a pas totalement perdu de sa superbe malgré son apparence fébrile, sa barbe repoussante et ses vêtements souillés. Il prend une attitude triomphante lorsqu'il me présente à ses amis, enfin, j'imagine que ce sont ses amis. Mes pensées vont dans tous les sens... je me sens défaillir.

Je me concentre. Je l'invite à prendre un café. C'est banal, je sais, mais j'ai besoin de m'asseoir. Je téléphone à Hilda pour reporter notre rendez-vous, j'invoque un contretemps domestique. Qu'aurais-je dû lui dire ? Rejoins-nous au café de la rue du Canal, je suis avec Papa. Comment l'aurait-elle pris ? Je n'en saurai rien puisque ce ne sont pas ces mots qui sont sortis de ma bouche. « Salut, écoute, je suis désolée mais il faudra remettre notre rendez-vous à plus tard car j'ai complètement oublié la visite de Suzie chez le pédiatre, mais on se verra samedi, oui c'est trop bête, oui tout va bien, t'inquiète, à samedi, bisous. »

A-t-il écouté ma conversation ? Voudrait-il voir Hilda ? Sait-il qu'il a trois petits-enfants magnifiques. Stop. Calme-toi, respire, r-e-s-p-i-r-e. OK, maintenant souris.

Nous nous installons, les gens nous dévisagent. Le garçon arrive,

deux expresso svp, merci.

Il me regarde gentiment et me dit « Cela fait deux ans que je t'ai repérée mais jamais jusqu'ici je n'avais trouvé le courage de t'aborder ».

...

Je ne dis rien, j'ai juste envie de lui fracasser la tête.

« Je te trouve charmante » ... Le silence.

L'endroit est agréable, je n'avais jamais prêté attention à ce café auparavant. Pourtant, je passe régulièrement devant. C'est spacieux. Il y a de magnifiques vitraux laissant passer une douce lumière.

Le silence s'installe. Je le regarde encore, ses yeux sont devenus tendres. Ses mains et son visage sont marqués. Que lui est-il arrivé ? Je l'imaginai vivant tranquillement à Nouméa ; plage, soleil, plongée, voilier, ... Que s'est-il passé ?

« Tu vis dehors ? » finis-je par dire.

« Pas exactement, je dors chez des amis. »

« Depuis combien de temps es-tu ici ? »

« 20 ans, 21 ans. J'avais l'intention de venir vous voir, ta mère, Hilda et toi, mais la vie en a choisi autrement. »

La vie n'est pas une excuse.

« Serais-tu libre ce soir pour venir dîner à la maison ? Disons vers 19h. »

« Oui, avec plaisir. » dit-il.



« Super, je te présenterai ma famille. Je dois filer car j'ai un rendez-vous. Tiens voici ma carte de visite, l'adresse y est reprise. C'est à côté des casernes, la rue avec les tilleuls. A ce soir, je suis ravie de t'avoir revu après toutes ces années. »

Quelques banalités d'usage. Rien ne le demandait, et pourtant c'est moi qui en ai fait des tonnes. C'est terrible de vieillir. Jamais je n'aurais pu avoir cette attitude, si froide, glacée.

J'arrive enfin à la maison. Le parfum des roses trémières embaume mon esprit, je m'en imprègne et ça me fait un bien fou. Mon refuge, que c'est bon de t'avoir.

18h. Je n'ai rien dit à personne, même pas à Pierre. Il sera surpris, c'est certain. J'aime Pierre, j'ai une totale confiance en lui et je m'étonne de ne pas lui en parler. Je pense que c'est trop tôt, je ne trouve pas de mots pour expliquer ce qu'il m'arrive.

Essayer de vivre normalement, comme d'habitude, ne rien changer.

19h. Personne. Les enfants s'installent à table. Ils sont ravis, j'ai fait du hachis parmentier, ils en raffolent. Pierre me regarde, il me sourit.

21h13. Les enfants sont endormis. Nous rangeons la vaisselle.  
« Une tasse de thé ? »  
« Oui, celui à la rose stp ».

21h40. Tu étais parti. Un matin, au déjeuner, tu n'étais plus là. Nous avons appris que tu t'étais fait engager sur le bateau la « Charade » qui mouillait à deux pas de là. J'ai couru, il était déjà trop tard. La vie sans toi ne fut pour nous que plus aimante, douce et parfois légère.

23h. Je te garde au cœur. Comme toujours. Un cœur de petite fille

pour son papa. C'est ce qu'il y a de plus beau. Le reste je préfère l'oublier.

Il est minuit passé, le Padre ne passera plus. Peut-être demain.

« Reste près de moi Pierre, serre-moi, ne me laisse pas. »



## La porte se referme

### Bruxelles

La porte se referme. Je me retrouve seul. Seul assis sur mon lit. Seul avec ce qu'il vient de m'annoncer. J'ai fêté mes quatre-vingts ans il y a deux mois, je ne fêterai plus d'autre anniversaire. Cette chambre sent désormais moins l'hôpital que le bois du cercueil et la terre qui le couvrira...

Je me sens abattu, sans force. Mes oreilles bourdonnent des dernières syllabes qu'il a prononcées. Mon cœur est gros et lourd, gonflé. Les larmes ne sortent pas, ou pas encore. Le niveau monte mais l'écluse reste provisoirement fermée.

Cette fois ça y est, j'ai envie de hurler, mais on ne hurle pas dans un hôpital! Je me remue dans tous les sens, tant pis si un tuyau se détache, au point où j'en suis. Une infirmière entre, prépare la seringue, mais je refuse son calmant, je ne veux pas anesthésier mes sentiments, je veux vivre ma colère en toute lucidité. Elle me regarde, hausse les épaules sans rien dire et repart.

Le médecin m'a dit qu'il faudrait que je me repose! Me reposer pour quoi? Pour mourir reposé? Ne dois-je pas au contraire profiter de mes derniers mois, de mes dernières semaines peut-être? Combien de temps me reste-t-il? Je me fais le serment de veiller à ne pas gaspiller ces heures et ces jours. Certes, pour en profiter, il faudra chercher l'équilibre, me ménager un minimum. Face à la rancœur, j'impose une froide lucidité, je ne veux pas me laisser abattre.

J'appelle l'infirmière. Je profite du temps d'attente avant son arrivée pour me mettre debout et rassembler mes effets dans la valise. Tant que je suis branché, je ne peux pas me rhabiller pour sortir. Enfin la voilà qui arrive. La surprise transperce ses yeux fatigués de courir d'un malade à l'autre. Je ne la laisse pas entamer son refrain sur le Monsieur, montrez-vous raisonnable..., de suite je lui donne la feuille datée et signée qui décharge l'hôpital de toute responsabilité. Je ne suis pas prisonnier, si je préfère mourir dehors, c'est mon problème, c'est mon droit, et tant pis si ça fait tache dans ce monde



aseptisé! Elle retient sa première réaction puis me serre le bras avec gentillesse et me souhaite de profiter encore un peu de la vie.

\*\*\*\*\*

Le taxi m'embarque et me ramène au son de mélodies maghrébines. Rentré chez moi, je prends mon ordinateur et trouve un vol direct pour le lendemain: je réserve un aller simple, on verra sur place pour le retour, s'il y en a un! Heureusement, les compagnies ne font pas encore signer un état de santé aux passagers avant de les refuser à leur bord. Quelques clics plus tard, je réserve pour 10 nuits dans le premier riad mentionné sur le site hôtelier, me fiant lâchement au classement établi par les voyageurs précédents: au cœur de la Médina, belle chambre aux murs jaune safran, avec toilettes et salle de bain en tadelakt; un patio pour la fraîcheur, une terrasse sur le toit, avec zone ombragée; possibilités de repas sur place. Je veux prendre le large, du recul, de la hauteur, faire le point avant de quitter définitivement cette terre. J'ai la chance de ne pas devoir trop calculer, mes petites économies devraient me permettre cette douce folie sans dilapider pour autant l'héritage de mes deux fils.

Tiens, justement, comment réagiront-ils lorsque je les appellerai? Je vais leur adresser un sms de l'aéroport; quand ils le liront, j'aurai éteint l'appareil pour la durée du vol. Il sera trop tard de toute façon pour qu'ils puissent me joindre et tenter de me dissuader.

La fatigue me gagne, mes bagages seront vite faits, plus tard cet après-midi ou même demain matin. Je prendrai un taxi vers Zaventem: ce sera plus rapide et plus reposant. Je demanderai de passer par la pharmacie, je veux prévoir des antidouleurs et de quoi m'aider à trouver le sommeil.

Je ressens le besoin de dormir mais les pensées fusent, alternant le plaisir renouvelé d'un voyage vers le soleil et la crainte que cette escapade ne finisse mal. Pas tant la peur de mourir ailleurs que celle de me rendre dépendant d'inconnus, en pays étranger. Je nage entre deux eaux et émerge quelques heures plus tard. Les jours s'allongent avec l'arrivée prochaine du printemps, il fait encore clair. J'ai peu de forces, je me prépare quelques pâtes avec un pot de sauce toute prête. Je n'ai plus de fromage, tant pis. Après avoir rapidement fait ma petite vaisselle, je rassemble mes affaires, y compris de quoi écrire, de quoi lire aussi.

La nuit a déroulé lentement ses heures. Sans attendre la sonnerie du réveil, je chausse mes pantoufles et mes lunettes et m'installe à

la table de la cuisine pour déjeuner. Pendant que le café coule dans ma tasse, je laisse mes yeux parcourir les murs de la pièce, comme pour les fixer dans ma mémoire, comme pour leur dire adieu. Sur le pêle-mêle sont épinglées des photos. Je les connais par cœur mais m'oblige à les redécouvrir, leur porter un regard neuf: celles de la famille que nous formions lorsque nous vivions encore à quatre; une autre où mes deux fils m'entourent et m'embrassent, c'était à la Noël qui suivait le décès de Lise; celles ensuite de mes trois petits-enfants au fil des années; et enfin, la dernière en date, celle prise en Ardennes, dans ce gîte où j'avais invité mes fils et leur famille, où le propriétaire avait insisté pour nous photographier tous les huit. C'était il y a quatre mois à peine, ça me paraît si loin! Je venais d'apprendre ma maladie. J'avais compté sur ce week-end pour l'apprendre à mes garçons. Je n'en avais pas eu le courage, préférant laisser régner la bonne humeur, les conversations légères. Benoît n'avait semble-t-il rien remarqué tandis que Daniel m'avait questionné, me trouvant particulièrement silencieux. Je n'avais rien dit mais il avait raison, j'observais ces deux familles, j'écoutais leurs conversations, leurs rires, je souriais des jeux qui révélaient mes deux petites-filles, cousines pétillantes de malice, alors que le benjamin jouait tranquillement un peu à l'écart. Quand je ne serai plus là, leur vie continuera. Bien entendu. Bien heureusement! Quelque chose changera-t-il pour eux en raison de mon absence définitive? Quel souvenir laisserai-je à mes enfants? Mes petits-enfants se souviendront-ils de moi?

Je passe par la salle de bains puis gagne ma chambre. Je termine ma valise puis fais le tour de la maison pour m'assurer que tout peut rester tel quel, en attente de mon retour. Je prépare un sac avec les denrées périssables: je demanderai à Jacques de passer le prendre et de sortir la poubelle. Jacques, c'est peut-être à lui que je manquerai le plus. Non pas que je doute de l'amour de mes enfants et petits-enfants, d'une de mes belles-filles même aussi, mais ils ont leur vie, trépidante, remplie, dans laquelle j'occupais peu d'espace. Jacques, mon voisin de longue date, devenu progressivement mon ami, veuf lui aussi, avec qui je partageais régulièrement une soirée à l'occasion d'un match de foot, avec qui je profitais du soleil sur la terrasse pour vider une bouteille de bière ou de vin selon l'heure ou la saison, lui se retrouvera plus seul que jamais. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'autres relations. On parlait peu, on n'avait pas besoin de remplir le vide. Pauvre Jacques. Peut-être lui adresserai-je une lettre du Maroc pour le remercier de ces bons moments.

Le taximan me dépose devant le terminal. Traînant ma valise à roulettes, je rejoins la file. Heureusement, en pleine semaine hors congé, elle n'est pas longue, ni pour l'enregistrement ni pour les contrôles. J'effectue laborieusement le déplacement dans ces couloirs interminables. Malgré les tapis roulants, je peine à rejoindre la bonne porte d'embarquement. Je n'ai pas voulu faire appel et profiter d'une assistance médicale. Je n'ai jamais aimé solliciter l'aide de quiconque, ni surtout me rendre dépendant. Je me laisse tomber sur un siège devant la porte d'embarquement. Je profite de l'attente pour récupérer un peu et envoyer un sms laconique à mes fils: sorti de l'hôpital, je prends du repos et du recul, je m'envole dans vingt-sept minutes vers le Maroc; je vais couper mon GSM; je vous rappellerai; bisous, Papa.

## Marrakech

Le vol s'est déroulé sans surprise. Un véhicule a été envoyé par mon hôte afin de faciliter mon transfert depuis l'aéroport. Il fait doux et lumineux, je ne regrette pas mon départ impulsif.

Passé la porte qui sépare le riad de l'étroite ruelle, via un petit couloir sombre, je pénètre à présent dans un monde calme, aux bruits atténués. Le propriétaire, un Français de Lyon, m'accueille et me propose de monter prendre une tasse de thé sur la terrasse, au-dessus du deuxième étage, pendant qu'un homme monte la petite valise dans ma chambre. Je remplis les papiers. Je conviens de prendre le repas du soir ici sur place. J'emprunte alors l'escalier. Je suis essoufflé lorsque je parviens en haut. Une toile procure de l'ombre, le reste de la surface est pleinement exposé au soleil. Après avoir récupéré de cet effort, je fais le tour de la terrasse: j'observe le lacy des ruelles vues de haut, les nombreux minarets qui dépassent les toits plats, les murs dans les tons blancs ou ocres. Les bruits de la rue sont étouffés, l'endroit est paisible. J'y suis seul pour boire le thé apporté par le même homme qui a pris ma valise tout à l'heure, cela me convient. C'est ici que je viendrai faire mes pauses, profitant des fauteuils d'osier et du calme propice à mes cheminements intérieurs.

Je me sens fatigué par le voyage. Je redescends au premier étage, longe le couloir garni de sièges longs et surplombant la cour intérieure au sol de carreaux bleu azur, avec un petit bassin et quelques belles plantes vertes. Je vais m'allonger sur le lit large,

prévu pour accueillir un couple. Je ne dors pas mais sommeille par à-coups.

Ce doit être la fin d'après-midi, la lumière commence à faiblir. Un chant lent et doux monte du rez-de-chaussée. Il est accompagné d'odeurs de cannelle. J'ai mal, par moments même fort mal mais je contrôle ma respiration, m'accordant au rythme de la voix féminine, me concentrant sur cette mélodie si différente de ce que nos radios diffusent. La crise passe. Je descends vers le patio, un livre à la main pour me donner consistance. Elle ne m'a pas entendu arriver mais ne sursaute pas lorsque je lui dis bonjour. Les mains dans une bassine, elle se retourne et me sourit, me dit msal'khir puis me traduit, bonsoir. Il lui manque une dent ou deux, son visage est brun mat, buriné par le temps. Sans atteindre mon âge, elle ne doit plus être très jeune. Tu es monsieur Belgique me demande-t-elle, viens, assis, je apporter thé bien chaud. Sa maîtrise du français est approximative, la chaleur de son accueil ne l'est pas. Je m'installe sur un siège à l'armature métallique. Malgré le coussin, le confort est moyen, je ne pourrai venir passer trop longtemps ici. La cuisinière dépose la théière et un petit verre étroit, aux motifs bleus et au bord doré. Une assiette contient quelques dattes et trois petits gâteaux pâles en forme de croissant: cornes de gazelle me dit-elle avec un nouveau sourire. Elle retourne à ses fourneaux et reprend son chant, d'une voix plus tamisée, sans doute pour me laisser lire. J'assume le rôle qui se dessine pour moi, j'ouvre le bouquin mais mes yeux ne suivent pas les traces d'encre, je me laisse bercer. Je ne sens plus la douleur pour le moment.

Un jeune homme pénètre dans le patio, chargé d'une caisse pleine de marchandises qu'après m'avoir salué il va déposer à la cuisine. Il échange quelques mots avec la cuisinière. Je ne sais si c'est à cause de la langue, je croirais presque qu'ils sont fâchés, pourtant, il part d'un éclat de rire avant d'allumer les lampes disséminées dans le patio et le long de l'escalier sur les deux étages. Il s'en va.

Quelques minutes plus tard, je suis toujours à la première page. La porte s'ouvre à nouveau et quatre personnes entrent, parlant assez fort entre elles, en français, avec un accent que je croirais parisien. Il doit s'agir d'une famille, les deux parents approchant de la quarantaine, un enfant d'une dizaine d'années et un homme plus âgé, le grand-père sans doute, fin de la soixantaine. Me voyant installé, ils viennent vers moi et se présentent. Je ne me suis pas trompé, cette famille vient de Beauvais. Ils profitent des congés

de printemps pour découvrir Marrakech et ses environs. Ils sont arrivés ici avant-hier, restent encore 3 jours avant de piquer une pointe jusqu'à Essaouira sur la côte atlantique puis rentrer. Le jeune garçon file, je l'entends passer par sa chambre puis gagner le toit-terrasse. Le couple monte à son tour. Le grand-père me demande s'il peut s'installer avec moi ou si je préfère rester seul pour lire. Je referme le livre et l'invite à prendre place. Il est à peine installé que la cuisinière apporte un second verre et une nouvelle assiette avec dattes et cornes de gazelle. Merci Fatma répond le Français. Il porte la moustache mais pas le béret. Pas très grand mais trapu. La conversation s'engage. C'est plutôt lui qui parle. Il m'explique qu'il est bien content de s'asseoir. Il me raconte ses pérégrinations dans le cœur de la vieille ville: le quartier pestilentiel des tanneurs, les guides vrais ou faux qui proposent leurs services et se montrent parfois trop insistants, les boutiques innombrables des souks alternant poteries, travail du métal, bijoux, marchands de babouches... Le bruit et la cohue de la place Jemaa El Fna, emplies de touristes, vendeurs à la sauvette, danseurs et musiciens Gnawas, charmeurs de serpents ou enfants acrobates qui enchaînent sauts et pyramides surprenantes. Il est aimable mais son débit incessant me fatigue, je n'ai pas encore récupéré du trajet. Et vous me demande-t-il? Vous venez d'arriver? Vous êtes là pour combien de temps? Vous avez déjà visité d'autres villes? Votre famille est en promenade? Ses questions crépitent. Je lui souris et lui réponds que non, je viens d'arriver, je suis à la recherche de repos. En une fois il se redresse et me regarde, il s'excuse, il se rend compte que peut-être il m'a dérangé par sa logorrhée et ses nombreuses questions. Je lui dis que ce n'est rien, que je le remercie de ce moment, que sans doute après une bonne nuit de sommeil je serai plus dispos et partagerai volontiers un moment avec lui. Ils sortent souper dans un restaurant réputé pour ses méchouis et les spectacles de danse. Nous nous levons et regagnons nos étages et chambres respectifs, nous souhaitant une bonne soirée.

Je suis seul pour le repas. C'est à la fois un peu triste et plus facile ainsi. Je ne me sentais pas le courage de subir de nouveaux flots de discussions ni l'envie de trop longtemps rester à table. J'ai peu mangé même si le repas était délicieux, petites préparations diverses et plat principal de poulet aux raisins servi en tajine. La cuisinière me gronde gentiment, insiste que je devrais manger plus si je ne veux pas rester aussi maigre. C'est vrai que je ne suis pas bien gros, j'en ai laissé des kilos depuis le début de mes traitements!

Le propriétaire est passé s'assurer que tout allait bien mais n'est pas resté. Je regagne ma chambre et après passage par la belle salle de bains, je retrouve mon lit. Je reste allongé, lumière éteinte. Je cherche le sommeil mais sans le trouver. Je perçois le bruit de la famille qui rentre. La voix du grand-père qui insiste pour qu'ils ne fassent pas trop de bruit, je crois l'entendre dire que le vieux monsieur doit se reposer. Plus d'une heure passe sans que je ne trouve encore le sommeil. Je me relève et prends une pastille à base de valériane pour m'aider à dormir. Il faudra néanmoins encore du temps avant que je n'enchaîne enfin quatre ou cinq heures de sommeil.

\*\*\*\*\*

Volontairement, je me suis levé après le départ des Beauvaisiens, préférant déjeuner seul et au calme sur la terrasse. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'entendre le chant du muezzin depuis mon arrivée. Tôt ce matin, j'étais réveillé lorsque les baffles ont diffusé la voix métallique et un peu grinçante de la mosquée la plus proche. En très léger décalage, d'autres voix semblables partaient à l'assaut des autres quartiers, louant Allah et son prophète.

J'apprécie le jus d'orange frais mais grignote à peine aux crêpes et autres aliments qui constituent un déjeuner qu'en d'autres temps j'aurais avalé goulûment.

Je retourne à ma chambre et prends mon téléphone. En ouvrant mon GSM, je réalise que j'ai laissé mes fils sans nouvelles de moi malgré ma promesse. Un message de Benoît, quatre de Daniel! Benoît se contente de me traiter de fou et m'intime de revenir au plus tôt; Daniel a essayé de m'appeler à deux reprises en moins d'une heure, le troisième essai consiste en un SMS, directement successif à son dernier essai infructueux. Il s'inquiète pour moi, même s'il essaie de comprendre. Il devine des nouvelles graves: son père ne l'a pas habitué à quitter un hôpital pour filer à l'étranger sans donner l'occasion de réagir. Il me demande de le rappeler dès que possible. Il termine par m'envoyer plein de gros bisous de la part de ses deux enfants et de sa femme, de lui aussi bien sûr. Un dernier SMS ne comprend que des petits smileys et la signature des deux petits. Il a raison, je n'aurais pas dû les laisser ainsi, m'enfuir de Bruxelles et de la famille. M'enfuir, m'enfuir dans un ailleurs... J'appelle Daniel. Sa voix trahit son inquiétude même s'il veut garder le calme et rester à l'écoute. Je lui précise le verdict médical et enchaîne sans le laisser s'exprimer. Je lui explique mon besoin de prendre du recul. Ça m'appartient, j'y ai droit. Il encaisse, ne répond

rien. Après quelques instants d'un lourd silence, il dit d'une voix qui tremble, Je comprends, tu as raison. Prends soin de toi papa mais ne repousse pas trop tes limites. Au moindre besoin appelle-moi, je prendrai un avion aussitôt pour venir s'il le faut. Et promets-moi une chose: explique la situation au proprio de ton hôtel, donne-lui mon numéro de téléphone et dis-lui de m'appeler en cas d'urgence. Je n'aime pas te savoir loin, mais je comprends tes raisons et je respecte ton choix. Je t'aime papa.

J'ai raccroché. Mes yeux sont humides. Je me sens fatigué. Je ne peux pourtant pas reporter l'appel à Benoît. Je ne pouvais pas demander à Daniel de s'en charger. Comme prévu, la conversation est plus dure. J'encaisse un chapelet de reproches, je me fais traiter d'inconscient et même d'égoïste. Je le laisse dire sa colère, sa façon de m'exprimer son attachement. Il a toujours été dans l'action et là, je le laisse impuissant. Lorsqu'un temps de silence dans son monologue me laisse en placer une, je lui dis d'une voix calme que j'ai choisi de partir, loin de tout, pour me retrouver, faire la paix avec moi-même. Je n'en dis pas plus et raccroche après lui avoir promis de rappeler régulièrement, l'avoir embrassé et lui avoir demandé de transmettre mes bisous à ma petite-fille et à sa femme.

Je suis épuisé. Une nouvelle crise de douleur s'annonce. Je pose le téléphone, éteins, avale quelques pilules et m'allonge. Je ferme les yeux, je veux m'oublier dans un moment de sommeil. Mais le sommeil, comme je le craignais, me boude. Je n'entends que des sons lointains, je dois être seul dans le riad pour l'instant. Lorsque je comprends que rester enfermé dans ma chambre n'apportera aucun soulagement, je m'oblige à me relever. Je me décide à sortir, faire quelques pas aux alentours de la maison, découvrir un peu les environs immédiats. Petit à petit, la douleur me laisse tranquille. Je déambule ainsi finalement pendant un peu moins de deux heures, au risque de me perdre dans le dédale des ruelles en terre battue. Devant la plupart des maisons, le sol de terre a été balayé, tenu propre; dans des coins plus reculés, des immondices sont accumulées. Des sachets en plastique lignés bleu et blanc ou verts restent accrochés à des branches ou fils de fer barbelés. Je croise des charrettes à bras, des enfants qui courent derrière un chat famélique, des femmes portant des paniers de légumes et fruits; peu portent attention à moi. Un peu plus loin, devant une mosquée, deux hommes sont assis à même le sol, l'un avec un œil caché par un pansement, l'autre avec une seule jambe. Ils ne disent rien, ne demandent rien. Un

bol en plastique contient quelques pièces. Je m'approche, souris et place un billet. J'ai pris de l'argent au distributeur de l'aéroport mais n'ai pas encore de monnaie, j'avais arrondi pour le taxi. D'une voix rocailleuse, le premier me dit Choukrane, le second Llah yarham oualidik, que Dieu bénisse vos ancêtres. Leur visage reste sobre et digne. Je poursuis mon chemin. Les odeurs d'huile de cuisine et d'épices me parviennent. Je me surprends à avoir un peu faim. Je trouve une gargote un peu plus loin et m'y installe. Je ne suis pas dans un coin touristique, je suis le seul étranger. Salamalikoum l'ami, que puis-je te servir me demande le patron. Je lui demande s'il peut me préparer une petite assiette avec quelques olives, un peu de salade et du pain. Quelques minutes plus tard, il pose un plateau avec une belle salade composée, un pain rond et plat. L'assiette est ébréchée et les couverts sont en métal blanc léger. Un verre d'eau, une théière et un petit verre complètent ce qu'il pose sur ma table. Aux autres tables, seulement des hommes. Ils parlent, fument, jouent à une sorte de jacquet. A mon arrivée, certains se sont retournés pour observer cette présence inhabituelle; à présent ils ont repris leurs échanges, m'intégrant au décor. Je mange avec plaisir et finis même presque mon assiette; je n'ai par contre mangé qu'une petite bouchée du pain. Le thé chaud me fait plaisir. Je le bois relativement amer, bien moins sucré semble-t-il que mes voisins de table. Le patron vient débarrasser et, sans que je l'aie demandé, pose une assiette avec une orange préparée. J'en mords un quartier, bien juteux. Une gorgée de soleil s'écoule dans ma bouche. Je ferme les yeux et inspire profondément. Je capte ce petit moment ordinaire mais tellement savoureux. Je paie et remercie. J'ai de la monnaie à présent, ça pourra servir. Je ne réussis pas à m'orienter. Je demande à un enfant s'il connaît mon riad dont je lui dis le nom. Aussitôt, deux autres garçons s'approchent et se proposent de me conduire. Je ne suis pas dupe, je sais qu'ils comptent monnayer leur service. En effet, ils tendent la main une fois parvenus devant mon logement. Je glisse une pièce dans chacune des trois paumes et les remercie avec une petite courbette qui les fait rire. Au revoir patron, et n'hésite pas à demander mes services dit l'aîné, du haut de ses huit ans. Je peux t'amener où tu veux. Je promets de ne pas l'oublier et de faire appel en cas de besoin. Je retourne à ma chambre et plonge enfin pour une heure dans un sommeil réparateur, sans avoir dû prendre de médicament supplémentaire.

\* \* \* \* \*

Je me réveille d'une relativement bonne nuit; je n'ai pas vite trouvé le sommeil mais n'ai pas été réveillé par le muezzin ni par les Beauvaisiens. Le riad est silencieux, juste quelques bruits de vaisselle: Fatma m'apporte le déjeuner dans le patio. Je me sens d'attaque, sans douleur ni fatigue particulière. Je sors et gagne une petite place où stationnent deux taxis. J'embarque dans une vieille Peugeot. Je demande de me conduire à la Koutoubia et sa tour carrée de style Almohade du XIIe siècle, c'est du moins ce qu'indique le verso de la carte que j'achète pour Jacques. Le vendeur n'a pas de timbre mais il me dit d'attendre deux minutes. Je le vois donner quelques pièces à un jeune homme qui se lève aussitôt puis marche rapidement, vers un bureau qui doit être la poste; il en revient quelques minutes plus tard, suant d'avoir presque couru, un timbre à la main. Je le remercie et colle aussitôt le timbre sur la carte pour ne pas risquer de le perdre. Je paie. Je marche vers la place Jemaal El Fna. Je bois un jus à la terrasse d'un établissement d'où je peux admirer le spectacle décrit par mon compère moustachu. Le temps s'écoule comme le jus, sucré et agréable, un moment de répit appréciable.

Une petite demi-heure plus tard, je suis de retour au riad. Fatma est là, près de ses fourneaux. Elle m'accueille gentiment, avec un sourire. J'observe mieux son visage et les marques de khôl autour des yeux couleur noisette, les tatouages complexes au henné qui ornent ses mains. Ce soir, je te fais poisson, il vient tout droit de océan, pêché nuit; c'est cousin qui amène deux fois semaine. Je découvrirai en effet une dorade grillée couchée sur un fond de légumes cuits, relevée d'épices parmi lesquelles une pointe de safran si mon nez aux capacités amoindries ne me trompe pas. Je suis gêné de n'en manger qu'une si petite partie. Je m'en excuse auprès de Fatma, lui proposant de me préparer de plus petites portions les prochains jours, je n'ai plus assez d'appétit. Je le regrette, c'est tellement bon. Elle me sourit et me rassure. Rien n'est perdu, ce que je ne mange pas profitera à sa famille quand elle rentrera chez elle. Elle va prendre soin de moi et je mangerai le double d'aujourd'hui dans quelques jours, je reprendrai des forces et du ventre dit-elle.

Ma journée s'est passée comme si la maladie m'avait oublié. Mais ce soir, après la dorade, elle se rappelle à moi et me renvoie à l'échéance qui approche. Ma vieille carcasse malade ne pourra suivre un rythme trop intensif. Dès demain, je me ménagerai plus, pas de sortie au programme. Au moins, j'aurai profité de ces quelques heures, je vis encore!

\*\*\*\*\*

Les jours suivants se sont enchaînés sur un rythme lent mais qui m'a bien convenu. Mon corps ne réclamait pas trop d'assistance chimique. J'en étais un peu surpris mais décidais de l'ignorer. Après le petit-déjeuner, je restais sur la terrasse, laissant mes souvenirs remonter à la surface. Ensuite, j'entreprenais une petite promenade dans le quartier, poussant un peu plus loin une fois par ici, une fois par-là. Je suis retourné manger à la même gargote. Dès le troisième jour, le patron m'avait réservé une table, toujours la même. Peu loquace, il m'accueillait pourtant avec un verre d'eau contenant un glaçon et une rondelle de citron. Il me proposait une pastilla au pigeon, un briwat aux olives, une préparation de carottes à la coriandre ou une salade de pois chiches, des plats toujours simples mais frais et savoureux dont je laissais chaque fois une grosse part. Mes jeunes guides me guettaient et, même si je connaissais à présent le chemin, je leur demandais leur aide pour rentrer. Toujours la petite courbette et la petite pièce à chacun. Une sieste ensuite suivie d'un petit moment pour lire, dans ma chambre ou sur la terrasse. La carte pour Jacques est partie rapidement. Le lendemain, une carte pour chacun de mes petits-enfants, avec un chameau, un âne ou un chat. Dans le courant de l'après-midi, je me faisais conduire en taxi vers l'un ou l'autre lieu de la ville. J'ai ainsi vu le vieux palais, la maison Majorelle dont le jardin et les murs bleus m'ont séduit, mais aussi la medersa. J'approchais les sites mais n'avais pas la force d'en faire le tour, juste en voler un aperçu, histoire de ne pas rentrer à Bruxelles sans avoir rien vu. Pour la medersa, peut-être étais-je justement plus en forme après une meilleure nuit, j'ai pris le temps et me suis assis dans la cour centrale, sans pour autant avoir visité l'ensemble, les cellules des étudiants. J'ai laissé ce lieu de sagesse me communiquer un peu de sérénité. Le soleil avait chauffé le bois de cèdre dont mon odorat était devenu incapable de percevoir le parfum pour peu qu'il en échappât encore près de cinq siècles après la construction. Les zelliges et le marbre apportaient la fraîcheur. J'avais le regard attiré d'abord par l'admiration des sculptures complexes, emporté ensuite par les reflets de l'eau dans les bassins lorsqu'un homme vieux et barbu s'est approché, m'a demandé la permission de s'asseoir à côté de moi. Sa tête couverte d'un turban et son vêtement impeccable me le désignaient comme un homme d'importance. Le dos légèrement voûté par l'âge, il m'avait parlé avec une certaine lenteur, d'une voix profonde et grave, la tête légèrement inclinée. Il s'est donc assis à mes côtés sur le banc de marbre. Nous sommes restés silencieux, n'avons pas échangé la

moindre parole pendant certainement cinq à dix minutes. Je n'en éprouvais pas le besoin. J'appréciais cette compagnie silencieuse, cette présence qui me laissait libre de mes pensées. Un jeune homme s'est approché de lui avec force révérences, lui a parlé en marocain à moins que ce ne soit en arabe? Il s'est levé, aidé par le plus jeune. S'est tourné vers moi. Il m'a remercié pour ces quelques minutes de temps partagé, m'a dit espérer renouveler ce plaisir prochainement puis est parti à pas lents.

Je rentrais chaque jour souper au riad, picorant aux bons petits plats de Fatma, terminant toujours le repas par un verre de thé, partagé une fois ou l'autre avec le papy français. Je remontais enfin vers ma chambre et, après le passage par la salle de bains, je partais à la recherche du sommeil, ou plutôt, espérais que celui-ci me trouve sans trop tarder.

Honorant ma promesse à Daniel, lorsque le propriétaire est passé lors de mon troisième soir, j'ai demandé à lui parler. Je lui ai expliqué en peu de mots mon état de santé, lui ai exposé mon souhait de n'être une gêne pour personne mais qu'il fallait que je lui donne, en cas de nécessité, le numéro de téléphone de mes fils ainsi que celui de mon assurance qui pourrait s'occuper de me ramener vers Bruxelles.

\*\*\*\*\*

J'en ai peu dit des détours de mes pensées, de l'afflux de mes souvenirs lors de mes pauses matinales sur la terrasse. Au début, je contrôlais encore fort ces réminiscences, préférant filtrer ce qui passerait sans trop réveiller des blessures. Attaquer par le professionnel permettait de ne pas approcher de zones trop sensibles. Ainsi, j'avais commencé par revenir sur ma longue carrière au sein de l'administration. J'y ai grimpé les échelons et en suis sorti apprécié je crois pour les responsabilités assumées avec humanité et efficacité. Mais les pensées s'infiltrèrent malgré les parois que je croyais dressées et étanches. Je ne pouvais rester au domaine professionnel qui, certes, avait pris bien de mon temps et de mon énergie, mais ne constituait en rien l'essentiel. L'essentiel était ailleurs, dans mon histoire familiale. Celle de ma famille d'origine tout d'abord, de la famille que j'ai construite avec Lise ensuite. Je voulais toujours domestiquer mes réflexions, aborder les choses une à une, mais régulièrement, les images surgissaient avant que je ne les convoque. J'avais beau vouloir les remiser, à leur place dans la file d'attente, elles jaillissaient, m'emportant en une fraction de

seconde avec des sentiments contrastés de joies et de douleurs, aussi intenses les uns que les autres. Je me résoudrais, capitulant assez vite, à consacrer peu de place à mes racines. J'ai été peu aimé de ce père distant, toujours en voyage, menant ailleurs qu'avec ma mère sa vie sentimentale. M'aura-t-il laissé autre chose que son nom? Oui, sans doute lui dois-je aussi une certaine amertume, une vie sur la défensive contre le danger de trop s'attacher. Il aura fallu le bon génie de Lise pour rompre ma carapace, elle seule y est parvenue, mais j'y reviendrai, ce n'est pas encore son heure. Attends encore un peu Lise, je te laisse la meilleure place, la place de choix, celle de la fin, pour finir en apothéose! Ma famille d'origine donc... Non pas aux côtés mais face à mon père, ma mère. Culpabilisant de n'avoir pu m'offrir une famille unie, elle cherchait à compenser les manques du père et en devenait étouffante avec son enfant unique. J'ai donc vite cherché tous les stratagèmes pour fuir et construire ailleurs ma vie et mon équilibre. Peu doué pour le sport ou les arts, je me suis plongé dans la lecture et les études. Je gardais mes distances et me faisais bien quelques camarades de cours, jamais d'amis. J'ai grandi en solitaire. Si j'étais satisfait d'enrichir mes connaissances et d'engranger des réussites, je n'aspirais pas à être encensé par les profs. Cela me faisait sortir de l'ombre dans laquelle je me sentais bien, à l'abri du regard des autres. J'ai ainsi passé discrètement le cap de l'enfance et de l'adolescence. Mes années d'université m'ont apporté la satisfaction des cours et des livres que je fréquentais bien plus que les étudiants et étudiantes. J'aurais sans doute fini vieux garçon si Lise n'avait pas jailli dans ma vie. Oui Lise! Je parle de toi à nouveau. Tu peux venir à présent. Je ne peux plus, je ne veux plus parler de toi, je veux te parler, je veux dialoguer, je sais que tu es là, quelque part, invisible mais pourtant bien présente. Je devine ton rire, tes yeux qui brillent d'un éclat de malice. Je me suis toujours pris trop au sérieux, tu m'as toujours taquiné à ce propos. Tu as été la seule à me percer à jour, à regarder au-delà des apparences, miser sur un possible avec moi. Je n'ai pas dû être agréable à vivre tous les jours, ni pour toi, ni pour les enfants. Tu ne me l'as jamais reproché. Tu compensais en diffusant deux fois plus de joie, deux fois plus d'amour. J'aime pourtant mes fils, Benoît autant que Daniel, mais n'ai que rarement trouvé le moyen de le leur faire savoir. Benoît m'en veut je crois, il me le fait payer, il tient de moi. Daniel te ressemble plus, il devine mes sentiments, m'offre son amour sans trop avoir reçu le mien, sans calcul ni rancœur. Quel âge avaient les enfants au moment de l'accident? J'étais trop



centré sur ma douleur pour avoir perçu ce qu'eux étaient amenés à vivre. Je ne l'avais pas voulu, personne ne l'avait voulu. Qui aurait pu prévoir ce chauffard saoul en pleine après-midi? Je n'ai pas pu l'éviter. Tu n'en as réchappé que d'extrême justesse. Les enfants ont été choqués. Dans leur corps meurtri bien sûr et avant tout : côtés cassés pour Daniel, bras et jambes pour Benoît, en plus des blessures dues aux éclats de verre. Dans leur tête ensuite, de voir leur maman emportée sur une civière, arrachée à leur amour, ne restant qu'avec un père impuissant et atterré, encore plus absent, emporté par l'inquiétude pour sa femme en danger. Ce père qui les avait si vite confiés à la grand-mère maternelle, ravie de rendre service et d'avoir un peu d'amour à donner à ses petits-enfants, ce père qui s'était débarrassé d'eux plutôt que d'affronter avec eux cette épreuve de la vie. Tu t'en es sortie pourtant! Tu es revenue de ton coma, j'avais trop besoin de toi, tu avais trop la volonté de vivre. Et dès que les blessures ont assez cicatrisé, tu m'as offert de nouveaux sourires. La vie l'a emporté. Nous revenions de la clinique avec la joie de te savoir en bonne santé mais informés aussi que tu ne pourrais plus porter d'enfants, toi qui aspirais à une famille nombreuse. Là où moi je me morfondais et ne relevais que les douleurs qui nous accablaient, là où ma colère prenait le pas, toi au contraire qui avais pourtant plus souffert dans ton corps et dans la rupture de tes projets, tu as fait face. J'ai d'abord cru à une attitude fataliste mais j'ai assez vite compris qu'il n'en était rien. Je t'en ai voulu d'être si différente de moi, de me renvoyer malgré toi le reflet inverse de ce que j'étais. Je m'enfermais dans un caractère amer quand tu rayonnais de joie de vivre et parlais de la chance que nous avions eue d'en être tous sortis vivants. Je crois que la maladie qui s'apprête à m'emporter connaît là ses premières raisons. Nous avons formé un couple uni, en clair-obscur. Je ne suis jamais parvenu à sortir tout à fait de cette noirceur, tu n'as jamais emporté cette victoire. D'ailleurs, tu ne combattais pas, tu m'aimais malgré mon air souvent chiffonné, mes sourcils sans cesse froncés, mes rides creusées et mes cheveux blanchis bien avant l'âge. Tu te moquais gentiment.

\*\*\*\*\*

C'est je crois mon sixième jour à Marrakech. Les Beauvaisiens sont partis, je suis seul au riad. La veille comme chaque soir, le propriétaire était passé et avait pris de mes nouvelles. Rien de spécial lui avais-je dit. Mais ce matin, je me sens particulièrement

faible. Au moment de mon rasage quotidien, le miroir de la salle de bains m'a renvoyé une image plus grise que les autres jours. Mes jambes me portent à peine. J'ai avalé une quantité supérieure d'antalgiques et me suis recouché. La douleur est là, broyant mon ventre, impossible à ignorer, impossible à supporter. Ne pourrai-je plus vivre de répit, condamné à ne plus subir que cette torture? Suis-je parvenu à mes limites? Est-il temps de retourner à Bruxelles? Je me suis donné jusqu'à midi avant de décider.

Sans doute Fatma ne m'ayant pas vu prendre mon petit déjeuner a-t-elle prévenu le propriétaire. Il est venu frapper doucement à la porte et m'appeler. Je lui ai dit d'entrer. Je ne lui ai pas menti sur mon état. Je lui ai demandé d'attendre midi avant de lancer les démarches de rapatriement médical.

Vers la fin de la matinée, la douleur s'est légèrement atténuée. J'ai repris espoir. J'ai fait porter une collation dans ma chambre que je n'ai pas quittée. Le lendemain d'une nuit avec des hauts et des bas, je suis redescendu déjeuner après avoir avalé une nouvelle quantité de médicaments. Fatma m'a accueilli avec un sourire et a déposé de quoi mettre un ascète en appétit. J'ai picoré.

Je ne suis pas remonté sur la terrasse. J'avais une dernière envie avant d'envisager rentrer à Bruxelles. Je voulais retourner à la medersa, tenter de croiser à nouveau le vieux sage. Je me suis fait déposer en taxi, ai retrouvé le banc de marbre. Le jeune homme qui était venu parler à son maître s'est approché de moi. Il m'a dit que le maître avait dû partir mais qu'il savait que je reviendrais et avait laissé un petit livre pour moi, qu'il souhaitait que je consulte. Il m'a tendu un petit paquet, entouré de papier journal. C'était un livre en arabe, un vieux livre au cuir usé. Le jeune homme m'a expliqué qu'il s'agissait d'un livre de poèmes célèbres, dans une édition ancienne et rare. J'ai feuilleté et trouvé vers la fin du précieux ouvrage un feuillet glissé en regard d'un texte. Une écriture fine et soignée traduisait le poème. J'ai regardé le texte arabe puis ai lu la traduction.

*J'ai demandé la force  
et Dieu m'a donné des épreuves pour me rendre fort.*

*J'ai demandé la sagesse  
et Dieu m'a donné des problèmes à résoudre.*

*J'ai demandé la prospérité  
et Dieu m'a donné un cerveau et des muscles pour travailler.*

*J'ai demandé du courage  
et Dieu m'a donné des gens à vaincre.*

*J'ai demandé l'amour  
et Dieu m'a donné des gens à aider.*

*J'ai demandé des faveurs  
et Dieu m'a donné des occasions.*

*Je n'ai rien reçu de ce que je désirais...*

*J'ai reçu tout ce dont j'avais besoin.*

Je m'apprêtais à rendre le livre au jeune homme. Il en a ressorti le feuillet et me l'a tendu. Je suis rentré au riad.

Après avoir péniblement gravi les escaliers, j'ai retrouvé la terrasse pour la dernière fois. J'avais rendez-vous encore avec toi Lise, après seulement, je pourrai rentrer. Tu es là, tu m'attends. Tu m'as laissé choisir le moment. Merci Lise. J'ai quitté Bruxelles le cœur embrouillé, je peux à présent rentrer l'âme un peu plus en paix, le cœur un peu plus léger. Nos enfants ont été aimés eux aussi et pourront, j'en suis sûr, partager leur amour avec leur femme et leurs enfants. J'ai pu leur adresser à chacun une lettre d'ici, dans laquelle je leur exprime mes regrets de n'avoir pas été un père plus disponible, plus joyeux, mais que toujours, j'ai aimé chacun d'eux très sincèrement. J'ai limité les appels téléphoniques à quelques nouvelles brèves mais sincères, du moins tant que je me sentais relativement bien. Je sais que tu m'as pardonné mes défauts, que tu m'as aimé tel que j'étais. Ta clarté a compensé ma grisaille, tu as ensoleillé mes jours. La vie m'a paru bien fade depuis ta mort. Je vais bientôt te rejoindre, j'y suis prêt à présent, ces quelques jours m'auront permis de me préparer. Tu m'ouvres les bras. J'arrive...



### Le jardin des espérances

*Le passé en émergences tente de rencontrer en concurrence le présent avec des messages issus tendance de mes espoirs créatifs.*

*Porte-parole, c'est le courant de mon destin, froideur, couleur contrastant chaleur. Détonateur, un vent décrêpant traverse d'hallucinants éclairs, symbolisant le sigma orageux.*

*La force de la destination d'une quelconque époque s'envole de l'espace de mon évidence et me transporte vers des fugaces espoirs sur la toile d'un temps mitigé.*

*Entre le Ciel et la Terre, des souvenirs gélifiés sous l'influence des astres m'apparaissent dans un décor couleurs en dégradés, sous d'émotionnelles découvertes des histoires de mes ancêtres. Comme un personnage d'époque, visionnaire, et rebelle je fixe dans ma parcelle intérieure, intime, la légitimité du passé qui tente d'ouvrir les portes scellées du présent temps. Je joue le jeu, je note le score à la température aux étonnantes flèches de feu.*

*Le jeu bat son plein désigné à remuer un passé nommé retour aux sources. ...Mon esprit sorcière m'emporte sur la scène filigranée d'une vie avec ses héros et leur passé glorieux suivie par d'inespérées confrontations houleuses en fin de chapitre.*

*Je me retrouve un soir d'été étoilé, je fais l'objet de narrateur aux miens comme échappée d'un naufrage en reprenant mes béquilles. Puis, confiante d'entériner en revue des images insolites, des vérités d'autrefois estompées au coucher du Soleil, et leurs éclats émoustillés... je glisse sur la marge d'un souvenir.*

*Euh, le vent est frais, j'enfile une écharpe en demeurant encore une route déserte...penché, mon cœur affiche alerte.*

*Le temps messenger de mes espoirs, il joue un méli-mélo parmi les marches d'un espace truand devant la porte du jardin de mes espérances.*

*Je me rebiffe en m'étonnant du passage fugace du présent, rien d'un bleu épanouissant.*



© Collectifs d'écrits

*Sur mon trajet, à l'aube d'une journée, je déroule dans mon univers intérieur des histoires qui font pleurer en plusieurs clichés des aventures des gens penchés sur leur passé à mémoire gigantesque, comme une fresque sédimentée sous mes yeux tendrement fermés, suscitent émerveillés.*

*Enveloppée du sentiment d'avoir été envoûtée entre saisons par les multiples marchés de mes ancêtres, je fais le bilan, fébrile de l'âme, j'avance à petits pas timidement vers l'Horizon et en laissant les instants me dépasser dans un brin de lumière.*

*Au singulière toujours partante, introvertie et épanouie sous l'égide d'une blanche plume, je donne cours à ses innombrables épreuves et ses vérités d'une dimension immensité.*

*Je me lance sur les ailes d'une valse près des silhouettes novices pour les emporter dans le jardin de mes espérances et leur décrypter des vieilles histoires d'un temps volé par le passé. Les épreuves des autres, offrent au lecteur un mixage radieux, entre l'unique des faits et leur authenticité, en les emportant dans le pèlerinage de la vie sur un tapis garni des souvenirs semés gracieusement dans ma mémoire, des éblouissants reflets dans mon luisant miroir.*



## Brides de mémoire

### Entre passé et présent

« Si mes pieds naissent de racines bien trempées, mes doigts en branches vont s'élever ». Étrange, tel un arbre, l'homme se dirige vers sa mort, il escalade les années pour s'éteindre enfin. Du bas vers le haut. Voilà où mon imagination puisait sa réflexion quand m'arrêtant, j'entends alors en me couchant hors de vue d'un feu de camp, les clapotements d'un cours d'eau. Une question s'impose. Pourquoi, contrairement à nous, l'eau descend pour arriver au bout de sa destinée, rejoindre la mer ? Dans ce cas d'amont en aval. La nature est contradictoire. Des questions qu'uniquement la rêverie incite à une tentative de méditation transcendante.

Mi-nostalgique, mi-mélancolique, je tente d'identifier ma vie à celle du ruisseau. Sur un esquif improvisé, bouteille quittant la mer, j'ai décidé d'aller vers les coulisses de ma vie. Un trajet qui dépassera les 50 bornes, un demi-siècle à parcourir. Je suis -être ou suivre-un fleuve qui symbolisera mon existence. Je le quitte très vite pour nager sur les rivières qui me ramènent à l'origine. Je me repose, ressourcement nécessaire, sur les abords. J'y rejoins alors les lacs qui en marquèrent les étapes : celles des amitiés, des amours, des enfants, des maladies, des disparitions ou des morts. Des temps d'arrêts, comme les étangs éloignés de la rive principale, oasis qui traversèrent notre passé. Des pêcheurs d'âme y puiseraient les choix, les tristesses, les joies, les doutes, les certitudes, les aléas des moments et instants importants...

Pour avancer, je termine en marchant enfin dans les ruisseaux de moins en moins profonds. J'y sens, émanant des berges, les parfums des premiers amours de jeunesse, la douceur des baisers volontaires, rêvés ou volés, les chagrins incompréhensibles, les mots forts des instituteurs, les colères des pères et les murmures apaisants des mères. J'éclabousse les compagnons de fortune, amis d'antan, gardiens jaloux de nos si fiers trésors que furent des pierres qui brillent : modestes minéraux dont la seule valeur s'avérera affective.



© Collectifs d'écrits

Quelques gués croisés auraient pu à certains moments cafardeux me diriger vers des routes sans issue mais, instinctivement, j'ai à chaque fois rebroussé chemin pour m'engager sur le cours inexorable. Après un dernier ru fifrelin, je découvre enfin la source de ma naissance dans les roches d'une montagne cachée, voilée où se perçoivent, gravés, les visages de mes parents, de mes sœurs et de mon frère : un Mont Rushmore personnel avec les empreintes de ma famille.

Là-haut, derrière la corniche de pierres, des perles de pluie tombent, pénètrent le sol, s'y infiltrent pour alimenter cette cascade originelle. Il me reste à gravir, à m'élever ensuite pour déboucher sur l'hypothétique case départ. Après cet envol, je m'assieds, émerveillé, sur les nuages où, en quiétude, se prélassent des ancêtres aux visages connus, ressuscités des photographies jaunies. Couché sur le dos, posé en travers de ce tapis moelleux, je cherche à traverser les forêts d'étoiles par le sentier qui, de constellation en constellation, m'amènera à la Nuit des temps. Je sais qu'au bout, invisible, se cache le trou noir, le passage obligé pour résoudre l'énigme : d'où venons-nous ? C'est vrai, c'était bien la question initiale. La quête aboutie dans la recherche du Graal ? A deux doigts de saisir la clé pour ouvrir la porte de l'Univers, je me suis réveillé en sueur. Je rate la dernière étape de mon périple.

Et je me souviens de la pensée, plus terre-à-terre, de Pierre Dac. A l'éternelle triple question « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je », il répondait : « Je suis moi, je viens de chez moi, et j'y retourne ». Tout un programme. J'ai vécu pendant un temps d'arrêt dans la peau d'un aventurier à rebrousse-poil ! C'est bien dans le passé que se trouvent les raisons de vivre vers un futur. Je m'en convaincs. Je me dirige vers le feu de camp abandonné. Les cendres s'entassent dans le feu, le niveau des bois posés diminue, la pénombre s'installe. C'est sûr, à la prochaine rêverie, je me tape un parcours sur les sentiers du feu.

## **Du présent à un demain**

Un couple, sur un banc. D'un geste lent, il la touche pour attirer son attention. En réponse, elle lui prend la main. Son regard s'accouple au sien. Quelques mots sortent doucement, presque imperceptibles de ses lèvres. Surgissent alors des paroles où les évidences laissent la place à l'essentiel : des demi-mots qui suffisent à se faire comprendre. Un sourire plus prononcé remplace sa réponse. Je me sens concerné par ce dialogue si secret. Mon esprit s'évade. Je les imagine un peu plus tard quand il lui dira de rentrer. Que se disent-ils pour respirer ainsi la sérénité ?

La vie, cordon mouvant, nous relie, fragile, du ventre de notre mère à l'au-delà ; pont suspendu, à la fois tenace et frêle, entre terre et éther. Attirant chemin vers l'espace qu'enfants nous regardions, hypnotisés par les étoiles, si attirés par la lune. Avançant sur cette arche du temps, les âges gravissent les marches aux dimensions changeantes : entre les orages des tensions, les rayons des regards amoureux nous ouvrant au soleil, les arcs-en-ciel chauds de tendresse et de pardon. Déjà, des brumes estompent notre terre d'origine alors que, là-bas, des nuages moins épais dessinent les contours de l'ultime planète. Aux premiers rires et pleurs assourdis de nos nourrissons se succèdent, ceux plus audibles, de nos petits-enfants.

L'astre rêvé durant notre jeunesse apparaît trop vite palpable au bout des doigts. Imperceptiblement, notre allure hésite en découvrant l'Inconnu. Traversés par la certitude succédant aux doutes, nos pas se fragilisent au rythme de chaque nouvelle foulée. Le retour devient impasse. Seul « avancer », verbe paradoxal, nous précède, conjuguant au futur ses terminaisons. Le passé composé laisse s'éveiller nos regrets. La nostalgie nous freine. Les années chahutées éminent cette corde en des fils de plus en plus fragiles. Pourtant, notre amour crée un équilibre, la passion en assure le balancier. Ne prends pas peur, mon Essentielle ! Vivons chaque nouveau jour, sans crainte ! Au présent avec les nouvelles générations !

Aujourd'hui, je frissonne, certes, en tenant ta main, mon corps serré contre le tien. Plus frileuse, tu trembles et cherche mes bras. De nos « Je t'aime » partagés, d'une voix basse, nous nous réchauffons sur les braises de nos murmures complices. En intimité, par pudeur retrouvée, nous échangeons, en encore, les mêmes baisers. Seul le chat, immobile confident, partage notre quotidien. Nos nuits s'écoulent plus courtes pour allonger nos journées. Les habitudes nous rassurent. Les photos cultivent notre mémoire. Les larmes en public deviennent rares pour éviter de les inquiéter. Nos rires amusent les bébés dont nous comprenons, si bien, le langage. Nous ne nous ennuyons pas. Nous vibrons de la vie - c'est vrai plus discrètement - mais encore des mêmes envies.

Viendra, je sais ce soir sans matin ! Si mes mains, touchent en premier le bord de la finale escale, ne pleure pas ! Mon cœur restera en toi, fort d'une invisible tendresse, désirant que tu ne presses le pas. J'ai la patience de l'attente. Si tes doigts s'agrippent avant au sommet, je te pousserai, je me hisserai en ultime force, pour y vivre avec toi. Mon amour abandonné lui, trop égoïste, refusera cette impatience qui retarde nos retrouvailles.

L'homme se lève et mes yeux suivent sa voix quand il lui dit :  
Revenons, la nuit tombe, nous allons attraper froid !



## Ex III

Le monde à venir... je ne sais pas vraiment ce que cela veut dire.

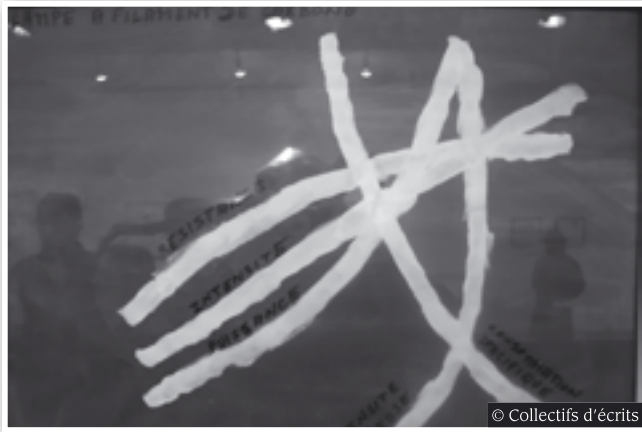
Debout, appuyée contre le châssis de la grande fenêtre de ma toute petite maison de Chosica, je contemple attendrie et mélancolique la salle à manger. Elle est toute simple, exactement comme dans le souvenir que j'en avais gardé: la table en bois gris et ses quatre chaises pour asseoir toute la famille lors des repas. Et le sol, des carrés de béton qui semblent séquestrer une éternelle humidité mouchetée.

Un peu plus loin, dressé contre un des murs de la salle à manger, un vieux garde-manger en bois verni, jauni par le temps. Je me rappelle qu'il s'ouvrait par le milieu grâce à une petite harpe sanguine qui y était gravée. C'était une sorte de clé qui s'ouvrait sur les nourritures terrestres, sèches comme la farine, les haricots, le riz, le sucre, la senteur du maïs séché, sa couleur jaune or. C'était aussi le verrou qui dissimulait bien d'autres passages... ceux qui s'ouvrent sur une coulée froide de sable gris; ou bien encore ceux où des grappes de souvenirs se nichent dans de profondes concavités rocheuses, comme d'étranges oiseaux desséchés.

Et surtout sur un des murs blancs de ma petite maison se découpe une fenêtre intérieure ovale, comme un îlot de nuit sablé qui se drape d'un éternel petit bout de sommeil blanc capturé dans les mailles d'un œil de hibou.

Je n'ai pas toujours vécu dans cette petite maison. Je m'y étais absentée longuement pour d'obscuras raisons que j'attribuais à la sauvagerie verticale des montagnes grises de mon enfance.

Pendant de nombreuses années, au lieu d'ajouter des lieux, j'ai soustrait du temps. Je finis pourtant par croire qu'ailleurs était ma place, comme si j'eusse été née au mauvais endroit. En dépit du temps long qui efface les traces, les hiboux étaient parvenus à incruster leurs yeux immortels dans le creux de mes mains, au fond desquelles les journées dans l'ailleurs, abritaient toujours un petit coin de nuit en forme de caillou noir, un passage très étroit et froid





qui me garantissait un éventuel retour aux sources.

Appuyée contre le châssis de la grande fenêtre ouverte, mon regard s'échoue dans la lucarne ovale de la salle à manger. L'œil du hibou m'observe.

Fixe, il m'aspire et me happe dans l'éclat jaune de son regard. Sa paupière se referme sur la mienne et la larme aveugle du soleil éteint d' Eugenia, la petite fille en chaise roulante, coule sur mes joues. Ma main devenue immense la recueille du bout de mes doigts desquels s'échappe un souvenir aussi lointain que sa maison sans parterre, où les cafards sortis des entrailles d'une terre malade se disputaient avec les rats qui finirent par manger ses pieds et ceux de ses petits frères et sœurs. Et je me souviens comment les montagnes, âpres et majestueuses observaient imperturbables, pleines de sagesse, cette terre ancestrale s'avilir de la douleur de ses habitants. Elle pleurait, pourpre, la sève des gigantesques arbres de mon enfance cruellement abattus.

Il arrive que les forces souterraines se retournent de temps en temps. Violentes, détruisant tout sur leur passage, poussant des cris féroces et millénaires, unies en une voix lointaine et puissante qui cherche désespérément à se libérer de ce colossal agglomérat minéral d'histoires immémoriales de la couleur des fers de l'oppression et de la servitude.

Aujourd'hui, au seuil de ma quarante-troisième année, je suis revenue me blottir dans ma petite maison, me ressourcer au cœur des colossales montagnes grises qui l'entourent pour me recueillir au fond de sa mémoire et attendre je ne sais trop quoi, un sentiment d'urgence, une intuition.

\*\*\*

Assise sur le rebord de la grande fenêtre je contemple, constellée de souvenirs épars et lointains, le petit carré de jardin qui se trouve à l'arrière de ma maison. Cela fait plusieurs jours que j'attends. Dehors le soleil déborde le ciel.

Du gazon frais tapisse mon minuscule jardin. Il est si petit que l'entièreté de mon regard le contient au fil de l'horizon de mes

yeux. De l'essence de ses herbes folles fleurit le bout d'un avenir murmuré quelque temps auparavant par un homme inattendu qui surgit miraculeusement de mes yeux, m'aspergeant d'une fraîche espérance.

Je ne l'avais jamais attendu. Et c'est comme si cette absence d'attente me l'avait finalement envoyé. Je tendis alors les bras, pleine d'enthousiasme, pour y cueillir le ténu souvenir de brefs instants avec lui, mot après mot, bras contre bras, si brièvement main sur la main, tu me manques et que je ne comprenais pas, le regard bleu, vif, plein de doux présages, ressuscitant mes yeux. Je les soulève au ciel, enchantée par cette réminiscence. Soudain, inattendue, je sens la vigueur de la main chaude et ferme qui effleure mon cou, s'enroulant suavement le long de mes cheveux d'écorce. Je me retourne, presque entièrement heureuse, c'est toi? Il fait si mortellement gris ... personne, juste la brise tiède là dehors, juste la brisure d'une toute petite illusion qui n'a plus de mots pour exister.

Dehors, sous le ciel triomphant, un éclat très blanc, comme un morceau de soleil qui se détache, m'éblouit les yeux brisés de larmes. Je me retourne immédiatement, par réflexe, vers l'intérieur assombri, un peu triste, un peu terne, un peu comme moi, de ma petite maison. Un léger gémissement s'arrache du vieux garde-manger et vient me rappeler que l'heure de mon retour a sonné.

Prête à partir, je tiens désormais entre mes mains l'entièreté de l'univers enfermé dans un tout petit caillou gris, ma maison. Et au creux de celui-ci, l'interminable œil du hibou qui me surveille, caché dans sa concavité, derrière les veines d'un bout de sommeil blanc encadré par la fenêtre opale qui trône depuis toujours sur le grand mur de la salle à manger de la petite maison de mon enfance.



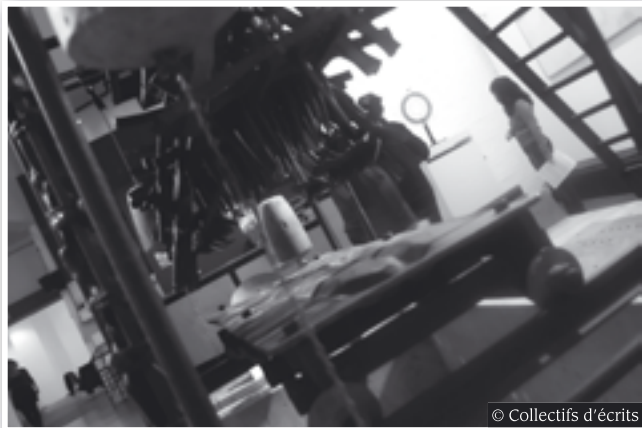
« Un rêve... »

Tout le monde connaît l'extrémité de tout quai. J'étais sur un quai, je marchais vers cette extrémité si lumineuse et si lointaine. C'est un peu le bout du tunnel, la fin de la gare, le premier pas vers la route de tous les espoirs !

J'étais à l'extrémité, je fixais le plafond qui me donnait le vertige tant il était haut et sublime. C'était une sorte de grand arc, en pierre grise, que je ne parvenais pas à photographier malgré moi. Le soleil éblouissant m'incitait à avancer, à dépasser cet arc. Mon cœur, étrangement, s'affolait, je ne savais pas pourquoi. Un papillon bleu passa devant moi, voleta vers la gauche. Je suivais sa course, son vol si étrange et je remarquai un homme. Lui aussi avait marché jusque-là pour passer l'arc, pour arriver au bout du quai, pour atteindre le bout de ce tunnel. Il était assis sur une plateforme, me fixant avec indifférence. Je fis un pas, je passai l'arc. Il bondit à terre, quittant son perchoir. J'admirais le paysage qui s'offrait à moi. Des rails s'étendaient là, quelques-uns praticables d'autres envahis par la végétation. Comme si on était dans un vieil oued, les bordures de cette voie ferrée grouillaient de végétation. Un bruit fracassant me rappela à l'ordre, me tira de ma contemplation ; le sol tremblait. Un train passa, fauchant l'homme sous mes yeux. Le papillon bleu s'envola, l'homme aussi.

Ce lieu, on me l'expliqua, sans que je ne m'en rende compte, était un lieu où esprits et humains vivaient. Mais certains étaient hostiles, d'autres pas. Un Conseil régulait les passages. Sous l'arc, aucun esprit ne pouvait demeurer. Sur les rails aucun esprit ne pouvait demeurer.

J'étais encore là, alors que le train finissait sa course, alors que le corps de l'homme gisait devant mes yeux. Une larme traversa ma joue, je ne savais pas pourquoi, je ressentais en moi un vide immense. Alors, je m'avançai enfin. Je passai face au corps avec une étrange indifférence allant s'opposer à la tristesse qui avait coulé sur ma joue. Je grimpai sur la plateforme, contemplant ce



que l'homme avait admiré avant de trépasser. Je souris, ses yeux devaient s'être emplis d'étoiles avant de se fermer. Je ressentis un peu de jalousie, un peu de colère, je ne comprenais pas. Je finis par comprendre. Il ne verrait plus rien, je devais encore voir bien des choses trop laides pour être admirées avant de fermer les yeux. Car un être humain dit civilisé doit se plier aux normes. J'étais encore sur le quai, je ne voulais plus le quitter. Le train allait sûrement finir par me faucher, un être humain ne peut rester trop longtemps sur le quai. Je souriais. Le corps de l'homme jusque-là inerte remua. Sur le quai, à quelques pas de la superbe plateforme, je me retournai pour voir. Avais-je rêvé ? Était-ce une illusion ? Non, rien de cela, le corps se releva, l'homme s'étira, soupira et marcha dans ma direction. Je souriais encore de manière niaise. Je n'avais pas rejoint le bout du tunnel pour à nouveau gagner les voies qui me conduiraient à cet escalier sombre. Je m'étais dirigée vers la végétation luxuriante et magistrale qui avait émerveillé ma vie et qui éblouissait mon être à chaque fois que je venais là me recueillir. L'homme ne s'était pas arrêté, il marchait encore dans ma direction. Face à moi, il s'arrêta. Son regard était sublime, d'un vert aussi pur que celui des végétaux qui couvraient les rails. Il sourit, malgré le sang séché qui lui souillait la figure. Je ne pus lui sourire, je regardais ses yeux si beaux. Il me dit alors :

- Tu ne devrais pas aller par-là seule.
- Je ne dois pas non plus regagner les terres grises, je ne les aime pas, elles sont tristes.
- Trop d'esprits se rencontrent là, pars.
- Je saurai les fuir, me cacher ; je ne peux pas partir.

Il souriait toujours, visiblement amusé. Je quittai alors son regard et posai mes yeux sur l'extrémité sombre du tunnel. Des agents du Conseil venaient vers nous. Je m'affolai, le ciel bleu s'assombrissait. Le Conseil ne m'avait jamais aimée à cause de mes idéaux, de mon envie de gagner la grande forêt, de ma passion pour la splendeur

des végétaux. Ils veulent me voir tomber, mais je suis trop jeune pour tomber.

A 17 ans, on ne veut pas mourir ! Alors l'homme, à qui je n'avais pas demandé le nom puisque la première question que j'aurais voulu lui poser était comment il avait survécu, me saisit le bras et se mit à courir aussi vite qu'un étalon, aussi libre que l'air ! Traînée par cet inconnu, j'échappai aux agents du Conseil qui grimpaient sur les rails pour accaparer la vitesse des courants électriques. Cette technique lâche leur permettait de se faufiler dans les champs électriques d'une couleur indéfinissable afin de surprendre leur proie sur toute l'étendue du chemin de fer. Je les vis, au loin derrière nous, y pénétrer et ainsi disparaître littéralement dans la longue étendue métallique de rails rouillés.

On me saisit alors et me jeta comme un vulgaire caillou dans la verdure. Mon regard se posa un dernier instant sur l'inconnu aux yeux fascinants. Il me sourit et bondit dans les airs, devenant un papillon bleu qui disparut dans l'éclat du soleil. Ma bouche s'ouvrit. Une main surgit des tréfonds de la terre et m'emporta vers les profondeurs décolorées et dépourvues de grâce.

Je voulais me débattre, me dégager, mais on m'emmenait toujours plus profondément, plus loin de la surface, plus loin du soleil... Je devais pourtant survivre ! Je voulais marcher vers cet horizon, moi qui avais enfin pu franchir le bout du tunnel et continuer ! J'avais enfin trouvé le courage de le faire !

On me lâcha. Je m'effondrai sur le sol dur, froid et rocailleux. Tout en gémissant et en frottant ma tête douloureuse, je me relevai lentement. Autour de moi, une somptueuse galerie naturelle s'étendait. J'étais encore dans un tunnel sauf qu'ici, il n'y avait pas de rails. Je vis alors mon kidnappeur, ce malade qui m'avait entraînée vers les profondeurs sans me demander mon avis.

Il n'avait pas de visage, seulement une large bouche garnie de dents aiguisées et luisantes. A la commissure de ses lèvres, une petite

croûte rougeâtre s'était accumulée. Du sang ? De la chair ? Humain ou animal ? Je tressaillis, j'avais peur.

Cet être qui me fixait sans mot dire, sûtil en dire un, m'effrayait. Mais cet être inhumain, dépourvu des obligations imposées à celui qui naît humain dans une société dite développée me fascinait ! Je voulus un premier temps m'approcher, le toucher, m'assurer que je ne rêvais pas. Mais je m'abstins et songeais à la fuite lorsque mon pied se posa sur la boîte crânienne de celui ou celle qui m'avait précédé dans cet endroit. Je tremblais mais me levai, sans lâcher des yeux cet être. Enfin, armée de tout mon courage, fort peu il va sans dire, et de toute ma détermination je me mis à courir vers le bout peut-être inexistant de ce tunnel.

L'être sans visage ne me suivait visiblement pas. Je ne sentais plus rien. Ni froid, ni chaleur, ni peur, ni réconfort. Mes jambes comme animées d'une volonté propre me portaient vers le bout du tunnel.

Une lueur m'éblouit alors, je souris, moi humaine dégoûtée de l'humanité, j'atteignais la sortie !

Alors mon pied se posa sur une longue chose métallique et glissante. Je dérapai, m'effondrai, me heurtant la nuque contre le froid métal. Je me fis atrocement mal. Puis, tout fut noir malgré la splendeur du soleil et l'impossibilité d'être retombée dans un tunnel.

J'ouvris les yeux, je ne savais pas combien de temps j'étais restée là, étendue sur les rails que j'avais quittés avec cet inconnu. Je me redressai, la liberté s'étendait devant moi. Une larme perla le long de ma joue, elle n'était ni humide ni chaude. Je ne la sentais même pas. Du dos de la main, je l'essuyai en m'avançant vers ce chemin que je voulais tant emprunter afin de quitter la monotonie et la folie de ce monde où j'étais née en tant qu'individu.

Il y eut un bruit fracassant, un papillon bleu voleta près de moi, je le suivis du regard, fascinée. Le train qui avait fauché l'inconnu me faucha.

Les esprits n'ont rien à faire sur les rails. Aux côtés du papillon bleu, un papillon rouge commençait son voyage.



## Équinoxe

Le 21 septembre 2070 approchait. Pour Julian, ce serait le premier départ d'Équinoxe. Ce voyage l'effrayait pourtant.

Julian repensait à la Grande Révolution (on disait la 'GR'). Les souvenirs se confondaient avec le cours d'Histoire et les récits de sa grand-mère. "La GR? Une guerre sans le U des tranchées, une guerre des nerfs", se plaisait-elle à conclure quand elle avait estimé avoir assez parlé. Elle était fière d'avoir participé à cette Révolution Non Violente qui avait sauvé l'humanité de l'autodestruction programmée. La GR avait été lancée par un vaste réseau composé d'altermondialistes, de groupuscules démocrates de l'Est, d'Organisations Non Gouvernementales, de gourous d'Inde et d'ailleurs, de théologiens de la Révolution, sans compter les quelques soixante-huitards encore vaillants qui avaient lancé le mouvement.

Cela remontait à trente-six ans. A la veille de son départ, Julian ressentait un vif besoin de s'appuyer sur les origines de l'Ordre InterDistricts qui, depuis, régissait le monde, et de s'attarder sur son événement fondateur. Si la GR était partie des pays occidentaux, c'est parce que leurs gouvernements s'étaient obstinés à pratiquer une politique d'austérité, stérilité imposée par les puissances monétaires internationales auxquelles même les pays nordiques avaient fini par céder. Inégalités croissantes, éviction progressive et radicale des plus démunis loin des centres urbains, esclavagisme déguisé de la population en état de travailler, eugénisme orchestré par le SSS, Service de Sécurité Sociale... On parlait d'un complot fomenté par quelques-uns pour appauvrir la planète avant d'envahir Mars – théorie jusqu'à ce jour impossible à vérifier.

Les Anciens, majoritaires dans les années 2030, avaient la mémoire d'un autre monde, désormais anéanti à l'échelle des nations; le Bouthan avait été envahi en 2021. C'est sans nul doute le



témoignage des Anciens conjugué à l'indicatif présent du désespoir qui avait abouti à la GR. Grèves menées aux quatre coins de la planète, économie mondiale en berne, les technocrates installés aux commandes avaient ployé et durent accueillir les idéalistes à leurs côtés. Ensemble, et à l'échelle mondiale - car plus rien ne pouvait bouger autrement -, ils organisèrent la mondialisation du local. Le globe fut divisé en Districts, tous basés sur une économie locale proche de l'autarcie, avec un système d'échanges et de transmission entre Districts et Hémisphères qui garantissait désormais la paix planétaire.

Ce que Julian avait imprimé de la GR, en 2034 - il avait 8 ans -, c'était ce décalage entre ce qu'il vivait alors et ce qu'on montrait à la Télévision Interactive (la 'TVI'). L'école s'organisait en relais, Julian changeait d'instituteur chaque semaine et sa classe avait triplé en nombre. Tous les mercredis, il marchait dans une foule, accompagné de ses parents. Des groupes scandaient de la poésie en slogans, d'autres bavardaient calmement, d'autres encore s'acharnaient à le faire sursauter en lançant des pétards. Le week-end était réservé aux jeux et aux découvertes en famille. Pas de devoirs pour lui, plus de 'BÂD' (Bureau À Domicile) ni pour son père, ni pour sa mère. Tout cela impliquait des changements énormes. L'enthousiasme gagnait toutes les couches de la population. Julian avait l'impression d'enfin rencontrer ses parents, comme si les sept premières années de sa vie avaient été tracées dans l'attente de ce télescope salvateur.

Programmée quotidiennement à la TVI jusqu'en 2034, l'Heure éducative était obligatoire. Les enfants qui ne regardaient pas cette émission risquaient d'être placés, et leurs parents, de perdre leur Certificat de Parentalité. Pas une seule fois, l'Heure éducative n'évoqua ces changements fondamentaux dans la vie des enfants. Trente-six années plus tard, Julian comprenait comment le silence mensonger de la TVI l'avait sorti de l'enfance, au moment même où il faisait la connaissance de ses parents. Et s'il était enfin en mesure d'expliquer l'arrière-goût doux-amer de cette période, c'est sans

doute parce que lui, le fervent défenseur de l'Ordre InterDistricts, était forcé de taire l'inconcevable, une frilosité croissante à quitter son foyer pour servir le monde.

Depuis 2034, les 44- devaient limiter leurs voyages aux Districts limitrophes. Avec ses 44 ans, Julian recevait un passeport pour une première Mission de Transmission (une 'MT'), ces missions attribuées par l'Organe International Central (l' 'OIC') à tout adulte de 44 à 66 ans. Julian avait depuis toujours milité pour cette organisation mondiale de la solidarité. Il en parlait avec passion à sa famille, à ses amis, à ses collègues surtout, qu'il enviait quand ils passaient le cap et partaient dans l'Hémisphère Sud. Partir, découvrir d'autres contrées et travailler à l'équilibre du monde, ce n'était pour lui que cadeau et plaisir. Aujourd'hui, il soupesait avec effroi le changement convoité. Dans une semaine, il devrait laisser Erik avec Lisa. Bien sûr, Erik avait 19 ans, mais quand même, il savait qu'Erik lui manquerait. Il était leur unique enfant. Ils avaient failli le perdre à la naissance, circulaire du cordon décelée *in extremis* et césarienne d'urgence. L'enfant était né bleu mais vivant. Julian, qui avait eu de la peine à s'imaginer père, s'était senti comme happé par cet être qui changeait tout dans sa vie. C'était comme si, après avoir été relié à sa mère pendant 9 mois, Erik avait passé le cordon autour du cou de son père pour deux cycles de 9 ans, jusqu'à sa majorité. Ça faisait un an que Julian disait vouloir couper le cordon. Il n'en faisait rien et enfermait son fils dans un amour possessif. Julian savait qu'Erik allait enfin respirer, vivre pour lui-même, ou pire encore: vivre pour d'autres. La seule perspective de contenter leur fils par son propre départ lui donnait l'envie de... rester. Il s'efforça de chasser cette réaction d'adolescent attardé hors de son champ de vision. Quitter Lisa ne serait pas simple non plus. Lisa, au moins, était épargnée de MT pour 6 années encore. Quand elle serait en âge de partir, Erik aurait certainement quitté l'appartement. Oui, Julian était seul à porter tout le poids de cette mutation.

Julian arrêta net le flux de ses pensées et en jaugea la démesure. Ils seraient en réalité des centaines de milliers à vivre ce voyage pour la première fois. Avec des millions d'autres rompus à l'exercice. La Grande Migration - dite 'GM' - célébrait la Journée mondiale de la Solidarité fêtée deux fois l'an aux Équinoxes, ces dates cycliques où la nuit et le jour sont égaux et ce, dans tous les Districts de la planète. Cette réalité - l'égalité entre jour et nuit pour tout être sur Terre - avait comme été ignorée par les générations antérieures. C'était la philosophe et astronome Marisa Glureda qui avait révolutionné la pensée, en 2033, avec la parution de son livre *Équinoxes - Deux jours pour changer la planète*. Très vite, l'ouvrage se fit culte; le changement de perspective qu'il proposait avait contribué au succès de la GR. Au 22ème siècle, Marisa Glureda serait qualifiée par les historiens d'initiatrice majeure de la Mutation philosophique, à l'instar de Nicolas Copernic, qui, 7 siècles plus tôt, avait guidé l'Occident vers la Renaissance et la laïcité.

Pour sa première mission au Sud de l'Équateur, Julian s'envolerait pour le District de Kolwezi, en Afrique centrale. Il communiquerait avec Erik et Lisa par holopraxie et ne connaîtrait plus que par procuration le décours des jours vers la nuit d'hiver. Des scientifiques - pour la plupart biologistes ou psychiatres - avaient montré l'impact de la diminution du jour au-delà de l'Équinoxe sur la plupart des individus de 45 ans et plus. Souffrances psychiques, troubles de la mémoire, arythmie cardiaque, morosité et pessimisme s'accroissent de manière exponentielle chez les quadras et les quinquas. Le taux de mortalité des septuagénaires et plus augmente par ailleurs nettement entre le 21 septembre et le 21 mars, dans l'Hémisphère Nord, et, à l'inverse, entre le 21 mars et le 21 septembre, dans l'Hémisphère Sud et ce, quels que soient l'environnement et les conditions de vie.

Longtemps, on avait enregistré des résultats différents pour les fermiers et autres ouvriers de la terre. Mais depuis qu'on avait remplacé ces hommes et ces femmes par des machines et qu'on avait fait des fermiers des gérants agricoles obligés de s'enfermer

dans du travail administratif pour obtenir leurs aides et primes, on avait fait taire leur horloge biologique. La différence entre cette catégorie et le reste de la population s'était progressivement estompée pour disparaître définitivement en 2017.

La GR avait renversé le cours des choses en organisant tous les 6 mois une GM, cette transhumance du Sud vers le Nord puis du Nord vers le Sud pour tous les 44+, qu'ils travaillent ou non. La GM prenait enfin en compte les chiffres, qui attestaient une souffrance physique et psychique les 6 mois qui encadraient le solstice d'hiver.

En amont de sa mission, Julian avait conçu un programme réaliste avec une collègue de Kolwezi, une 44- dont il connaissait en partie l'équipe pour avoir travaillé, il y a plusieurs années, avec des 44+ venus à l'Équinoxe vernal lui transmettre leur savoir-faire. Les deux équipes travaillaient à la confection du Mikrosol, cette matière énergétique produite à partir de lumière, d'eau et de végétaux, en suivant des méthodes calquées sur le processus de la photosynthèse. L'invention du Mikrosol datait de 2030. Elle avait permis aux Révolutionnaires de boycotter l'Hégémonie économique et financière mondiale et d'étendre à toute la planète un système axé sur la production locale et la solidarité InterDistricts, qui ne pouvait fonctionner que grâce à ce mode de production énergétique durable. Dans les Districts proches des pôles, on pouvait même stocker le Mikrosol de façon à ne pas être confronté à une pénurie en hiver. Les réserves étaient toutefois régulées; il était interdit de spéculer. La GM visait tant à assurer la transmission des savoirs et la santé des 44+ qu'à réduire la population dans les régions traversées par l'hiver, de façon à limiter les dépenses en éclairage et en chauffage. La GM trouvait donc ses fondements tant dans le métabolisme de tout individu vieillissant que dans l'Économie nouvelle, basée sur trois piliers: transmission, articulation du local au mondial et respect des limites de la planète.

Sa mission animait Julian. Et pourtant, plus encore que ses peurs face au changement, l'angoisse de quitter Lisa le figeait. Ils étaient

ensemble depuis 26 ans. De loin, il avait vu sa MT comme une respiration pour leur couple. L'amour se trouverait attisé à la perspective de cette séparation. Il aurait même le beau rôle, puisqu'il construirait ailleurs un nouveau chez-soi, alors que Lisa devrait vivre au quotidien le manque de lui, et tenter sans cesse de le réparer, dans un foisonnement d'habitudes incrustées dans les meubles et jusque dans ses membres. A mesure que l'échéance se resserrait, Julian était pris de vertige. Sur 6 années, 3 éloignés l'un de l'autre. Lui, seul; elle, avec Erik. Il se prenait à être jaloux d'elle. Et de leur fils. Et il se sentait coupable de constater que la perspective de transmettre son savoir tout en découvrant de nouvelles conditions de production mikrosolienne ne l'emportât pas sur ces considérations personnelles teintées d'un égoïsme ancestral. Il avait constaté chez certains 44+ en visite dans son entreprise cette difficulté à partir d'une réalité jusqu'alors théorique pour donner conseils et astuces, cette incapacité première à chercher des solutions sans faire systématiquement référence au cadre qu'ils avaient quitté et qui les avait façonnés. Julian avait suffisamment souffert de cette incapacité à s'ouvrir et à s'impliquer pour tenir à éviter les mêmes travers. Mais il comprenait qu'il serait retenu par un passé qui continuerait sans lui. Ses nouveaux collègues devraient supporter son humeur.

Un courriel, en gras, sur l'Écran Intelligent. Il vient de la Centrale des MT. Julian s'apprête à prendre connaissance de l'heure de vol. Quand il ouvre le courriel d'un battement de paupières appuyé, il découvre avec surprise un long texte au lieu du plan de vol attendu.

"(...) Les ultimes examens médicaux subis par votre famille et par vous-même nous obligent à annuler votre MT à Kolwezi. Votre compagne Lisa Lauset est atteinte d'une tumeur au cerveau. Selon l'article 5 du Code mondial des MT, nous sommes au regret de vous annoncer l'annulation de votre départ ce 21 septembre 2070. Votre MT sera reconsidérée dans un an, en fonction de l'évolution de l'état de santé de Madame Lisa Lauset. (...)"

Pour bien comprendre, Julian relit le courriel *...atteinte d'une tumeur...* Il sent le coin droit de ses lèvres se redresser *...vous annoncer l'annulation...* Il ne peut réprimer un soupir de soulagement.

Il ferme les yeux.

Il se fait horreur.





## Mais qui sont-ils ?



### Jean-François Brouillard

Jean-François est né d'une rencontre liant la chaleur passionnée, du Sud andalou, et la froideur déterminée, du Nord belge. Coups de foudre pour *Montserrat* de Roblès et pour *Vivre debout* de Brel. Il a une attention forte pour tout ce qui touche à l'HUMANITUDE: Tolérance, Justice, Passions de vie et d'amour, Éveilleurs d'âme. Écrire pour lui, c'est un désir de laisser aux lecteurs, à travers l'intimité des mots posés, une possible infime empreinte.

### Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana s'empare de la plume d'un hibou et se met à écrire sur le dos du ciel des petits contes peuplés d'étoiles de mers, de tigres déambulant sur des gouttes d'eau, de feuilles mortes abritant de grands oiseaux échassiers, de souvenirs sinueux, d'hommes et de femmes aux destins un peu bizarres.

### Viviane Carlier

Dès l'enfance, Viviane a été une dévoreuse de livres et une amoureuse de la nature. Les contes et légendes ont nourri son imaginaire et, très tôt, des livres comme *Oliver Twist* ou *La case de l'oncle Tom* ont fondé sa révolte contre l'injustice et l'exploitation des plus faibles. C'est au travers des mains qu'elle exprime le mieux son monde intérieur (écriture, dessin, sculpture, peinture). Elle n'a qu'un seul culte : celui de l'amitié, de la tendresse et du partage. A l'approche des 70 ans, elle a eu envie de témoigner, par l'écriture, qu'un destin n'est jamais tracé à l'avance et que les blessures de la vie peuvent devenir des forces positives, des sources où puiser l'eau qui manque à d'autres.

**Ivan de Villeneuve**

Dès sa naissance, la vie l'a voulu différent. Son handicap moteur cérébral, il l'a porté avec tout le courage possible. Aujourd'hui, cela dépasse ses capacités. Depuis sa chute, il a perdu son bonheur de tous les jours. Il cherche la sortie du souterrain... le chemin avance, la lumière se rapproche!

**Isabelle De Vriendt**

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres ; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient et à ce qu'ils vivent. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...

**Tamara Frunza**

Spontanée et tout en restant rêveuse, Tamara s'emporte corps et âme dans la valse de sa création. Sous des ailes de rossignol, elle chante son inspiration pour les siens, sensible, acheminée leur joie du cœur. Aux côtés de Friedrich Schiller, et ses mots émouvants, elle admire "la fantaisie comme le symbole d'un éternel printemps".

**Cindy Emmanuelle Jadot**

Églantine, Capucine, Clémentine sont des prénoms qu'elle aurait pu porter, gourmandise et douceur de vivre... Cindy Emmanuelle est un peu plus rock avec une touche d'espièglerie et de mélancolie.

**Marc Labeuu**

La vie passe, trébuche, parfois rebondit... Que serons-nous dans 10 ans, dans 1 mois, demain ? Les accidents de la vie peuvent surprendre au prochain coin de rue. L'auteur s'est forgé une philosophie qui se renforce au fil de l'âge: quand tout va bien, ce n'est pas juste normal, c'est une chance. Les petits bonheurs du quotidien, percevons-les et savourons-les! Carpe diem...

**Sofia Tahar**

Sofia, étudiante du secondaire au lycée Émile Jacqmain, couche sur papier les mots qui inondent son esprit. Écrit romans, nouvelles et poésies ; là où elle le peut, elle illustre les idéaux et pensées. Les mots sont les reflets des couleurs de l'esprit, autant conserver son esprit coloré et se noyer dans les mots. Elle lit, dessine et ainsi, se plait dans son imaginaire si idéaliste.

**Debora Tillemans**

Elle écrit comme d'autres roulent en roller skates, pour s'oxygéner l'esprit le temps d'un samedi après-midi. Conciliante mais sans complaisance, elle sait mener sa plume là où elle veut, avec l'autorité d'une rêveuse éveillée.



© Collectifs d'écrits

### L'itinéraire du Collectif des Allumés de la Plume (CAP)

*Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.*

#### **Bruxelles-J - Ixelles**

Bruxelles-J est un projet coopératif d'information réunissant depuis 1996 différents acteurs de l'information jeunesse actifs en Région de Bruxelles-Capitale. L'association met en œuvre des activités d'information pour les jeunes (site Internet, e-permanence de l'information jeunesse, réalisation de capsules vidéo d'information, organisation d'ateliers vidéo pour les jeunes, etc.) de façon à favoriser l'accessibilité des jeunes à l'information et, de cette manière, leur autonomie et leur responsabilité en leur fournissant un maximum d'informations nécessaires à la construction de leurs projets personnels et professionnels. C'est une rentrée-charnière pour le CAP : le CAP accueille une nouvelle membre et rénove ses balises pour le parcours à venir.

[www.bruxelles-j.be](http://www.bruxelles-j.be)

#### **Le Centre culturel Jacques Franck - Saint-Gilles**

Le Centre culturel Jacques Franck est situé dans une des grandes artères commerciales de Saint-Gilles, la Chaussée de Waterloo, entre la Porte de Hal et la Porteuse d'eau de la Barrière de Saint-Gilles. C'est un lieu de rencontre, de dialogue, de débat culturel, ancré dans les réalités de la vie quotidienne des habitants. La volonté du CCJF est de diffuser des œuvres de qualité, privilégiant la création contemporaine, notamment les arts de la scène, sous forme de résidences d'artistes, de coproduction ou de partenariat. Cela au sein d'un projet culturel global favorisant le croisement des cultures et des générations. La démocratisation de l'accès à la culture est assurée notamment par une politique tarifaire soucieuse d'assurer l'accès à l'ensemble des activités par les différentes catégories d'usagers. Enfin, la politique du Jacques Franck contribue

à maintenir et développer la création dans la société, permet des échanges entre les différentes générations et des relations proches avec le réseau associatif présent sur le territoire saint-gillois. Elle favorise aussi le décloisonnement entre les pratiques artistiques et culturelles et participe ainsi au développement d'un pôle culturel rayonnant sur l'ensemble de la commune et de la Région de Bruxelles-Capitale.

Le Centre culturel Jacques Franck accueille le CAP en trois temps: le CAP y choisit son thème en hiver, il y revient en été pour finaliser la compilation qu'il présentera le 13 septembre dans ce lieu de culture ouvert à toutes et à tous.

[www.lejacquesfranck.be](http://www.lejacquesfranck.be)

### **Les ateliers pARTage – Saint-Gilles**

Le CAP est le bienvenu au siège du projet "les ateliers pARTage" dans l'atelier de l'artiste Blaise Patrix. Ce peintre et plasticien, convaincu que l'art peut être un vecteur de lien social, crée des oeuvres collectives avec la participation du public auquel elles s'adressent. La méthode d' "Art Sociable" dont il est l'auteur utilise la création participative de façon à peupler notre univers quotidien de productions qui valorisent la créativité personnelle et collective de leur public. Les oeuvres d'arts urbain, de design graphique ou d'objets, une fois réalisées, offrent à tout un chacun la possibilité de s'approprier une image de son univers familier ouverte à la diversité. Elles favorisent ainsi un comportement solidaire et responsable au sein de leur public. Cette forme d'art au service de la promotion des valeurs démocratiques et des droits de l'homme, est menée en collaboration avec différents services impliqués dans l'action pour la paix, la cohésion sociale, l'insertion des groupes fragilisés, la formation des travailleurs sociaux, l'urbanisme, les ressources humaines en entreprise. Dans ce lieu qui suscite la créativité, le CAP se lance dans un premier tour de relectures de ses textes.

"Les ateliers pARTage" sont soutenus par la Commission Communautaire Française (Cocof).

[www.lesatelierspartage.com](http://www.lesatelierspartage.com)

### **Le Théâtre de la Roseraie – Uccle**

Espace saint-gillois retranché à la lisière de la ville, la Roseraie propose de nombreuses activités sociales, culturelles et artistiques pour tous. C'est un lieu d'accueil pour des compagnies théâtrales notamment, qui trouvent à la Roseraie un espace de travail et de

représentations. Le CAP poursuit les relectures des textes sous d'autres angles et partage les différentes expériences de relectures et d'écritures dans cette nouvelle thématique.

[www.roseraie.org](http://www.roseraie.org)

### **La bibliothèque francophone d'Ixelles**

Outre la location de livres pour adultes et enfants, la Bibliothèque Publique Communale Francophone d'Ixelles organise une série d'activités et d'animations destinées aux enfants et aux plus grands. Par exemple, elle propose des séances de cinéma «La Bibliothèque fait son Cinéma», ainsi que des clubs de lecture pour les petits, les ados et les adultes. Des contes et comptines sont également proposés pour les enfants, ainsi que diverses activités autour du livre telles que des ateliers d'écriture. La bibliothèque d'Ixelles est aussi un espace d'exposition pour des artistes plasticiens et un lieu d'accueil pour les mordus ou curieux de littérature à travers les petits-déjeuners littéraires. Par ailleurs, la bibliothèque organise des colloques dont elle publie les actes et réalise des bibliographies. Le CAP s'offre un nouveau carrousel de relectures dans une atmosphère tamisée et dans un lieu qui lui est déjà familier.

[www.bibcentrale-bxl.be](http://www.bibcentrale-bxl.be)

### **Les Ateliers Vénérie – Watermael-Boitsfort**

Les Ateliers Vénérie, Centre d'Expression et de Créativité (C.E.C), est une association adossée au Centre culturel La Vénérie de Watermael-Boitsfort depuis 30 ans. Le CEC « Ateliers Vénérie » organise des ateliers créatifs hebdomadaires, des stages, des projets socio-artistiques et d'expressions citoyennes, des expositions, des créations de spectacles, des rencontres artistiques diverses. Ces ateliers sont des espaces de travail et de transformation pour qu'émerge la création, des points de départ, des chantiers ouverts, dont l'objectif est centré sur la démarche créative, la recherche, le processus, le cheminement, ... et non le résultat. L'approche des publics et les échanges avec habitants et associations de la commune relèvent d'une démarche d'éducation populaire.

Côté CAP, les retours se sont poursuivis en petit comité, dans la bonne ambiance et la bienveillance traditionnelles. De belles plumes ont continué à s'allumer dans la sensibilité, la confiance, le plaisir de l'écriture et celui du partage.

[www.lavenerie.be/index.cfm?rl=5](http://www.lavenerie.be/index.cfm?rl=5)

### **La Résidence Porte de Hal – Bruxelles-Ville**

La Résidence Porte de Hal ouvre ses portes, en priorité, aux non-voies et aux malvoies. Mais elle accueille aussi des personnes dépendantes ou présentant des troubles d'orientation. Dans une ambiance conviviale, une équipe multidisciplinaire apporte soins, réconfort et soutien, afin que chacun puisse, en dépit des handicaps ou des souffrances liées à l'âge, poursuivre sereinement sa vie personnelle, au sein d'un projet communautaire.

Dans le salon ovale, le CAP se lance dans un partage de textes où résonnent les mots résilience, contemplation, papillons bleus et révolution.

[www.societeroyaledophilanthropie.be/que-faisons-nous/residence-porte-de-hal](http://www.societeroyaledophilanthropie.be/que-faisons-nous/residence-porte-de-hal)

### **L'Espace 125 - Forest**

L'Espace 125 est un espace semi-privé qui propose une salle en location, et qui accueille de temps à autres des expositions de peinture ou de sculpture. Comité restreint pour le CAP qui poursuit les lectures et commence à élaborer l'événement de diffusion.

[www.espace125.be](http://www.espace125.be)

### **Le Contrat de Quartier Durable Albert – Forest**

Les Contrats de quartier durables visent l'amélioration de la qualité de vie des habitants dans certains quartiers fragilisés. Chaque Contrat de quartier constitue un plan d'action limité dans le temps et dans l'espace, avec un budget défini. Il est conclu entre la Région, la commune et les habitants d'un quartier bruxellois. Le cadre participatif implique habitants, usagers, commerçants, associations et autres publics du quartier concerné. Les projets menés visent à répondre aux besoins cruciaux en matière de logements, d'infrastructures et équipements de proximité, d'espaces publics, d'espaces économiques et commerciaux et d'actions socio-économiques (cohésion sociale, jeunesse, formation, réinsertion socioprofessionnelle, éducation, sensibilisation, etc.).

Lancé en 2012, le Contrat de Quartier Durable Albert (CQDA) prévoit notamment les interventions suivantes: création d'un complexe d'équipements avec foyer, restaurant de quartier, auditorium et espaces pour la pratique de sports doux; construction d'un immeuble de 12 logements publics; réaménagement de la place et du carrefour Albert, rénovation complète des crèches «Les Bout'chics» et «La Ruche»; construction d'une nouvelle maison de quartier et réaménagement de l'espace extérieur en intérieur d'îlot;

réaménagement du Parc Marconi; rénovation de la rue Vanden Corput. Les chantiers s'étaleront d'octobre 2015 à décembre 2018 sans possibilité de prolongation des délais d'exécution. À cela s'ajoute le soutien financier à une série de projets portés par des acteurs locaux du quartier (asbl, comité de quartier, association de parents...). Le CAP, presque au complet, recherche un titre et se lance dans l'édition de sa compilation.

<http://quartieralbertwijk.blogspot.be>

### **La bibliothèque de Watermael-Boitsfort**

La bibliothèque de Watermael-Boitsfort est soucieuse de se rendre accessible à toute personne, et en particulier aux personnes précarisées et/ou d'origine étrangère. Elle organise des ateliers pour démystifier le livre et le raconter, dans ses formes créatives initiées par les participant-e-s. Elle offre enfin un espace d'expression pour tout-e concitoyen-ne avide de partager ses découvertes livresques. Les textes pratiquement terminés, le CAP a choisi le titre de la compilation, *Par chemins*. Le groupe s'est ensuite glissé dans les méandres de l'élaboration de l'édition et de la demande de financement pour la production papier du cru 2015. Le tout dans la bonne humeur, le bel accueil de la bibliothèque, la chaleur et les bonnes agapes.

[www.biblioludowb.be](http://www.biblioludowb.be)

### **PointCulture Bruxelles - Bruxelles-Ville**

PointCulture Bruxelles, plateforme de découverte dédiée à toutes les disciplines artistiques, propose une programmation riche de conférences, ateliers, concerts, expositions et projections autour de son Plateau média et de son Agora en collaboration avec le secteur culturel. Subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles, ses missions sont l'information, la diffusion, la médiation culturelle et le prêt de ses collections musicales et cinématographiques. Il est temps pour le CAP de mettre les points sur les I et de prendre le temps de l'évaluation tout en accueillant, déjà, de nouveaux membres lors d'une rencontre-charnière.

<http://bruxelles.pointculture.be>





### Le Collectif des Allumés de la Plume et ScriptaLinea remercient

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif des Allumés de la Plume ou pour mieux connaître l'asbl ScriptaLinea. Pour réaliser cette nouvelle compilation de textes, le CAP a ainsi investi Bruxelles-J, le Centre culturel Jacques Franck, les ateliers pARTage, le Théâtre de la Roseraie, les bibliothèques d'Ixelles et de Watermael-Boitsfort, les Ateliers Vénérie, la Résidence Porte de Hal, l'Espace 125, l'antenne du Contrat de Quartier Durable Albert et PointCulture Bruxelles. Le CAP a été accueilli par le Centre culturel Jacques Franck pour y présenter sa compilation de textes. Merci à l'équipe du Jacques Franck pour sa confiance et ses encouragements.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation et, en particulier, à Amaya Mansito, membre du CAP et qui, du début à la fin, a participé à l'élaboration du projet, ainsi qu'aux personnes qui ont accompagné Ivan de Villeneuve, membre du CAP, et rendu possible sa participation aux rencontres: Françoise de Hemptinne, Florence Nève, Benoît Thiran et Yves Van Scherpenzeel.

L'asbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements à Catherine Feist-Hennes, à Nathalie Jonckheere et à Emeline Roelandt pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour ses talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée au Centre culturel Jacques Franck, le 13 septembre 2015 (Bruxelles, Saint-Gilles).

Collectifs d'écrits

ScriptaLinea  
A/SBL



Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par les membres du Collectif des Allumés de la Plume.

Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.  
Téléchargeable sur [www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

D/2015/13.013/1



© Collectifs d'écrits

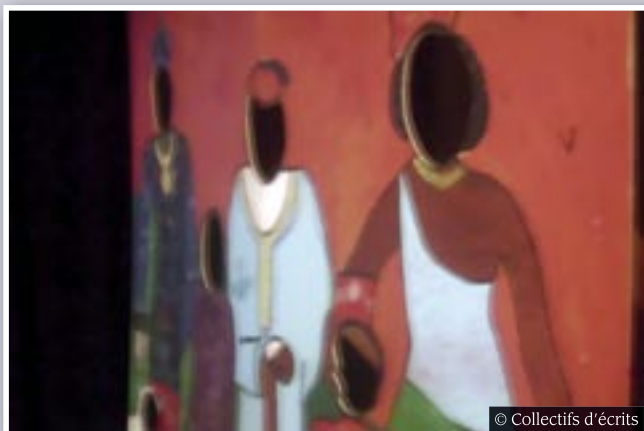






# Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



© Collectifs d'écrits

[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

